

JOURNAL

DE CHIMIE MÉDICALE,

DE PHARMACIE ET DE TOXICOLOGIE.

CHIMIE.

DE L'EXISTENCE D'UN PRINCIPE ARSÉNICAL DANS LES EAUX DE
HAMMAM-MESCOUTINE, EN ALGÉRIE :

Par M. O. HENRY, membre de l'Académie de médecine.

Les eaux de *Hammam-Mescoutine* situées en Algérie, à quelques lieues de Constantine, sont remarquables non-seulement par leur température très-élevée (elles ont jusqu'à 95° centig.) mais encore par les concrétions calcaires qu'elles forment à la surface du sol. Là elles donnent lieu à des cônes de 8, 10, 15 et même 25 pieds d'élévation. Ces cônes se produisent de dedans en dehors par l'écoulement de l'eau qui laisse alors déposer les carbonates et sulfates terreux, bases de ces concrétions.

Il y a quelques années, à la suite de l'une des expéditions de Constantine, M. Tripier, pharmacien-major, eut occasion d'analyser les eaux de Mescoutine et une partie des concrétions produites par elles, comme nous venons de le dire, à la surface du sol. Parmi les principes qu'il signala dans son travail, il annonça l'existence d'un sel arsénical (l'arséniate de chaux ou de barite) ; ce fait parut d'autant plus curieux que jusqu'alors aucun auteur n'avait reconnu dans les eaux minérales naturelles un principe analogue.

Les essais répétés peu de temps après à Paris, sur des échantillons rapportés par M. Baudens, ne confirmèrent pas la découverte de M. Tripier. Il restait donc des doutes à cet égard.

Ayant eu occasion d'examiner une seconde fois l'eau rapportée par M. E. Boudet, après l'excursion qu'il fit en 1843 aux eaux de Mescoutine (bains maudits); j'ai pu constater alors d'une manière positive avec mon confrère et ami Chevallier, dans les sels solubles traités convenablement par les acides nitrique et sulfurique très-purs, et à l'aide de la méthode de Marsh, la présence d'une certaine quantité d'arsenic primitivement à l'état d'arséniate.

Ce principe fut retrouvé également dans les concrétions calcaires, et dès lors le fait annoncé par M. Tripier, antérieurement, se trouva pleinement confirmé.

SUR LA DIGITALINE.

La découverte du principe actif de la digitaline par M. Homolle, a engagé M. O. Henry à rappeler qu'il y a dix ans il avait proposé l'emploi du tannin pour l'obtention de quelques produits de nature organique. En s'applaudissant d'avoir donné l'éveil pour l'application de ce moyen d'extraction, il a dû reconnaître le bon usage qui en a été fait pour isoler la digitaline.

C'est aussi d'après ce motif qu'il a cru pouvoir apporter au procédé de M. Homolle quelques modifications afin d'obtenir plus promptement et en proportions plus grandes, le principe actif de la digitale. Voici ces modifications:

On prend une quantité déterminée de digitale sèche, réduite en poudre grossière; on forme avec cette poudre et l'alcool à 33° une pâte, on exprime fortement pour en isoler l'alcoolé, et on répète une seconde opération semblable.

La liqueur alcoolique est distillée et le résidu traité par une

certaine quantité d'eau *acidulée* par l'acide acétique, on filtre ou on décante et on ajoute dans la liqueur éclaircie, de l'infusion concentrée de noix de Galles jusqu'à cessation de précipité (il faut que la liqueur soit un peu acidule). Le dépôt se rassemble en un précipité floconneux qui s'agglutine au fond du vase comme une résine; on l'enlève avec soin, on le triture très-exactement avec son poids de litharge en poudre très-ténue, on ajoute même un peu d'alcool, pour mieux délayer le tout.

Le tannate de plomb formé, on traite le tout à l'aide d'une douce chaleur, 30 ou 40° centig. par l'alcool à 36 rectifié. On filtre, on distille et on fait agir sur le résidu l'éther sulfurique chaud, à deux ou trois reprises. La partie insoluble est la *digitaline*, qui est douée d'une amertume excessive, se dissout à peine dans l'eau, beaucoup dans l'alcool, provoque l'éternuement quand on la réduit en poudre; chauffée, elle se fond et se tire en longs fils jaunâtres présentant un reflet nacré; refroidie, elle est facile à réduire en une poudre d'un blanc jaunâtre, qu'il faut conserver à l'abri de l'air et de la lumière.

On peut aussi la dissoudre dans l'alcool et l'étendre sur des assiettes ou sur des plaques de verre, de fer-blanc, etc.; elle s'y dessèche et se détache en écailles blanches d'un assez bel aspect.

PRÉPARATION DE L'IODOFORME.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous adresser un petit travail que je viens de faire sur la préparation de l'iodoforme. Le procédé que je propose fournit environ quatre fois autant d'iodoforme pour une quantité donnée d'iode, que le meilleur de tous ceux qui sont habituellement employés. Seriez-vous assez bon pour insérer dans votre journal cette petite note qui prendra peu d'espace? je vous en serais très-reconnaissant.

Je m'occupe, depuis environ six mois, d'un travail sur la composition chimique des vins du département de la Haute-Garonne ; j'aurai l'honneur de vous l'adresser aussitôt qu'il sera terminé.

J'ai, etc.

FILHOL, *professeur de chimie*
à l'Ecole de médecine de Toulouse.

Nouveau procédé pour préparer l'iodoforme, par E. Filhol, professeur de chimie à l'Ecole de médecine de Toulouse.

Les meilleurs procédés connus pour la préparation de l'iodoforme fournissent rarement au delà de 12 à 14 de ce produit pour 100 d'iode employé ; le reste de ce métalloïde passe à l'état d'iodure alcalin, dans les eaux-mères où il se trouve mêlé avec l'excès du carbonate dont on s'est servi.

Ayant eu à préparer dans ces derniers temps une quantité assez notable d'iodoforme, j'ai réussi à obtenir avec cent parties d'iode environ 45 parties d'iodoforme ; j'en ai même quelquefois obtenu jusqu'à 50.

Voici comment j'opère.

Je prends : Carbonate de soude cristallisé. 2 parties.

Iode. 1 —

Alcool 1 —

Eau 10 —

Je prépare avec ces matériaux une première dose d'iodoforme en suivant la méthode ordinaire ; j'en obtiens ainsi de 12 à 14 pour 100 ; je traite ensuite l'eau-mère de la manière suivante :

J'y fais dissoudre une nouvelle dose de carbonate de soude pareille à la première ; j'ajoute une nouvelle dose d'alcool ; je porte la liqueur à une température de 60 à 80 degrés, et j'y fais passer un courant rapide de chlore ; l'iodoforme apparaît bientôt en abondance. Lorsqu'il s'en est produit une forte quantité, j'interromps le courant de chlore ; je laisse la liqueur se déco-

lorer; je réunis cette seconde portion d'iodoforme à la première, et je sou mets l'eau-mère à un nouveau traitement pareil à celui que je viens d'indiquer. L'opération est terminée lorsque le chlore ne met plus d'iode à nu dans la liqueur.

L'eau-mère renferme une quantité notable d'iode qui s'y trouve à l'état d'acide iodique, et forme avec la soude de l'iodate de cette base. On peut facilement retirer cet iode en évaporant les eaux-mères à siccité, chauffant le résidu au rouge pour transformer l'iodate en iodure, et employant ensuite les moyens mis ordinairement en usage pour retirer l'iode des iodures.

Le procédé que je viens de décrire permettra d'obtenir l'iodoforme en quantité considérable, avec beaucoup moins de frais. L'iode coûte aujourd'hui 110 fr. le kilogramme; pour obtenir 100 gram. d'iodoforme par l'ancien procédé, il faut employer au moins 700 grammes d'iode qui valent 77 fr. La méthode que j'emploie permet d'obtenir la même quantité de produit avec 200 gram. d'iode qui ne coûtent que 22 fr. J'emploie, il est vrai, un peu plus de carbonate de soude et un peu plus d'alcool; mais le prix de ces derniers est peu élevé et augmente peu la dépense.

NOTE SUR LA MANIÈRE DE SE COMPORTER DES EAUX DISTILLÉES,
MISES EN PRÉSENCE DE L'IODE;

Par M. GRUNER.

Les eaux qui contiennent de l'huile essentielle absorbent, si on les mélange avec de l'huile, une proportion d'iode qui correspond à la quantité d'huile essentielle; de sorte que l'amidon ne réagit plus sur cet iode. On peut donc, à l'aide de ce moyen, déterminer la valeur réelle d'une eau distillée. Pour cet objet, on se sert avec avantage de l'alcoolé d'iode étendu.

M. Gruner a reconnu, par l'expérience, qu'une demi-once

des eaux suivantes, préparées d'après la pharmacopée de Prusse, en parfait état de conservation, et complètement débarrassées des portions d'huile volatile suspendues, et des parties mucilagineuses, absorbent les quantités d'iode suivantes :

Hydrolat de fenouil.....	0,08 grain d'iode.
de persil.....	0,035
de persil (après en avoir séparé le camphre).....	0,015
de cannelle.....	0,01
id. vineuse.....	0,02
de menthe poivrée.....	0,08
id. vineuse.....	0,16
id. crépue.....	0,06
de mélisse.....	0,02
de camomille.....	0,08
de sauge.....	0,02
de fleurs de sureau.....	0,01
de roses (de roses fraîches)....	0,008
de roses (de roses salées)....	0,01
de fleurs d'oranger.....	0,03
de framboises.....	0,02
de fleurs de tilleul.....	0,003
de valériane.....	0,01
de rue (plante sèche).....	0,01
de citron (écorces fraîches)...	0,05
d'écorce d'orange.....	0,01
d'opium.....	0,01
aromatique.....	0,06
vulnéraire vineuse.....	0,09
d'assa foetida.....	0,11
d'assa foetida composé.....	0,05

Eau anti-hystérique de Prague..... 0,10

Hydrolat concentré d'amandes amères.. 0,03

de laurier cerise..... 0,13

de cerises noires..... 0,10

de moutarde..... 0,60

de feuilles de *Prunus Padus*... 0,10

L'hydrolat de moutarde laisse d'abord précipiter du soufre, et, plus tard, de l'iodure de soufre jaune-rouge ; son odeur ne se perd pas, même par un excès d'iode.

Les alcoolats peuvent être examinés de la même manière ; mais, avant de les soumettre à cet examen, il faut les troubler par une addition d'eau. Voici les résultats pour quelques-uns d'entre eux, toujours en opérant avec une demi-once :

Alcoolat de romarin..... 0,84 grain d'iode.

de serpolet..... 0,10

de mastic composé..... 0,32

de mélisse simple..... 0,32

de fourmis..... 0,06

de cochléaria..... 0,26

de lavande..... 0,28

de roses..... 1,60

Cette méthode d'examen n'est pas applicable aux alcoolats qui contiennent du camphre. D'ailleurs, par ce moyen, on ne peut que constater la qualité de l'hydrolat ou de l'alcoolat, et non la quantité absolue de l'huile volatile, parce que les diverses huiles essentielles agissent d'une manière très différente sur l'iode. On peut, par exemple, imiter les hydrolats indiqués ci-dessus, et au même degré de force, en prenant pour

grains d'huiles:

L'hydrolat de fenouil..... 24 onc. d'eau et 2,6

de menthe poivrée. id. 5,3

de menthe crêpue. id. 3,6

de citron.....	id.	2,6
de roses.....	id.	0,53
de cannelle.....	id.	20,00

Une demi-once d'hydrochlore, préparé d'après la pharmacopée de Prusse, détruit 0,6 de grain d'iode.

Une demi-once d'eau de chaux fait disparaître 1,2 de grain d'iode. (*Jahrbuch fuer prakt. Pharmacie*; t. VII, p. 304.)

TOXICOLOGIE.

EMPLOI DE L'ARSENIC DANS DES LIQUEURS DESTINÉES A L'EMBAUMEMENT.

Il résulte d'expériences chimiques faites à Rouen, par M. Girardin, en présence de M. Morin et de la personne qui avait fait l'embaumement, 1° qu'une petite quantité de matière grasse, extraite du corps de Brune, 2° qu'une petite portion des muscles de la cuisse, ont été reconnues contenir de l'arsenic qui provenait des liquides employés dans le but de conserver le cadavre de cet homme si regretté de ses concitoyens.

L'ARSENIC EXISTE-T-IL OU NON DANS LES HUILES DE SCHISTE?

Dans un travail adressé à l'Académie des sciences, M. Chenot a établi que les huiles de schiste contenaient de l'arsenic.

Dans une note présentée à la même académie, M. Selligie réfute l'opinion émise par M. Chenot; il établit : 1° que les schistes qu'il exploite ne contiennent pas d'arsenic; 2° que l'absence de ce métal est démontrée par l'absence d'odeur alliée des vapeurs, parce que les ouvriers se trouvent en contact avec ces vapeurs pendant deux heures, sur vingt-quatre, et qu'ils ne pourraient pas résister à l'action de ces vapeurs (1);

(1) Nous avons vu, M. Bayard et moi, un exemple des dangers que l'on

3° que cette absence est encore constatée dans ces schistes parce que l'on ne trouve pas d'arsenic dans une partie de l'appareil, où il devrait se condenser pendant les opérations; 4° que cette absence est encore certaine en raison des traitements que l'on fait subir à l'huile brute par le nitrate de plomb et par la présence d'un hydro-sulfate, produits qui détermineraient la précipitation de l'arsenic; 5° que la différence de volatilité de l'huile légère de schiste et de l'arsenic est encore un fait qui mérite d'être pris en considération.

M. Selligüe termine sa note en disant qu'ayant, ainsi que M. Laugier, qui dirige le traitement de ces huiles, fait des essais sur le minerai et sur les huiles de schiste, ils n'ont pu y reconnaître la présence de l'arsenic.

M. Selligüe attribue le fait signalé par M. Chenot à ce que celui-ci aurait employé, pour traiter les huiles de schiste, de l'acide sulfurique extrait des pyrites, acide qui contient des traces d'arsenic.

DANS LES CAS D'EMPOISONNEMENTS, LES AGENTS TOXIQUES SOLUBLES ARRIVENT-ILS JUSQU'AU FOETUS?

M. Audouard, pharmacien à Béziers, a adressé à l'Académie une note sur cette question : Les agents toxiques, les sels solubles arrivent-ils jusqu'au fœtus?

L'auteur a cherché à résoudre cette question en expérimentant sur des animaux, et il est arrivé aux conclusions suivantes :

1° Les agents toxiques, les sels solubles pénètrent, en effet,

court en s'exposant aux vapeurs arsénicales, opérant avec l'appareil de Marsh dans une des salles de l'Hôtel-de-Ville de Romorantin (Loir-et-Cher), salle qui n'était pas ventilée. Nous fûmes pris subitement de maux de tête excessifs, de maux de gorge; mais ayant discontinué nos expériences, ces indispositions n'eurent pas de suite.

A. C.

jusqu'au fœtus, pourvu toutefois que la mort de la mère ne suive pas presque instantanément l'ingestion de la substance. Dans ce dernier cas, qui s'est présenté dans une deuxième expérience, le placenta s'imprègne suffisamment de cette substance, ou si le fœtus en reçoit, la proportion en est encore si petite, qu'elle n'est point appréciable à l'analyse... D'un autre côté, on peut admettre que si la matrice de la lapine, objet de la deuxième expérience, avait contenu trois ou quatre fœtus au lieu d'un seul, il eût été possible, en agissant comme dans la première expérience, sur une plus forte quantité de matière animale, d'en retirer de l'arsenic, et cela quand même la mère fût morte très peu de temps après l'ingestion du toxique.

2° Si on a lieu de supposer qu'une femme *enceinte* soit morte victime d'un empoisonnement, on ne doit donc pas négliger de rechercher aussi le poison dans le placenta, dans les eaux de l'amnios et dans le fœtus.

EMPOISONNEMENT PAR LE VERT-DE-GRIS PAR LE DOCTEUR
ROUSSILHE, SUIVI DE RÉFLEXIONS SUR L'EMPLOI DES NEU-
TRALISANTS CHIMIQUES DANS LES EMPOISONNEMENTS ;

Par M. BARBET LARTIGUE, de Bordeaux.

Un nommé Philibert déclare, le 4 février 1843, à la mairie de Bordeaux, qu'il vient de s'empoisonner avec du *vert-de-gris* ajouté à du vin; au bout de quelques minutes, il éprouve des vomissements, dans lesquels on retrouve, en effet, la présence de l'acétate de cuivre; on le transporte immédiatement à l'hôpital, où on lui fait prendre, en grande quantité, de l'eau albumineuse, et à onze heures du matin on put lui administrer le proto-sulfure de fer hydraté, deux cuillerées toutes les demi-heures, en continuant l'usage de l'eau albumineuse, en lui administrant également des lavements émollients, faisant l'application de sinapismes aux jambes.

Le soir, à neuf heures, commencement de réaction, vomissements, diarrhée, mais le ventre est moins douloureux (bains, proto-sulfure de fer toutes les heures).

Le 5, nuit assez calme, le malade n'a pas vomi depuis plusieurs heures, diarrhée, pouls à 90, plein, douleurs vives à l'épigastre, ventre tendu (vingt sangsues sur l'abdomen, bain, boisson albumineuse, lavements émollients).

Le 6, amélioration marquée (continuation du même traitement avec quelques légers bouillons).

Le 7, le malade ne souffre plus, il peut quitter l'hôpital.

M. B. Lartigue, en rappelant cette observation, fait remarquer que l'on néglige trop souvent, dans les cas d'empoisonnement, l'emploi des antidotes chimiques indiqués dans les ouvrages; ainsi, dans celui-ci, l'emploi de l'albumine, du sucre et surtout du proto-sulfure de fer, sont des contre-poisons héroïques, qui, ayant été administrés à temps, ont amené un prompt rétablissement, et par conséquent peuvent prévenir de graves malheurs, en sauvant les malades. Ces observations, justes par elles-mêmes, ne sont pas toujours applicables dans tous les cas où le médecin est appelé. En effet, la plupart du temps, lorsque le médecin arrive près du malade, il y a eu un laps de temps écoulé, et si le malade n'a pu vomir immédiatement, le toxique ingéré a eu le temps d'agir sur les organes et d'être absorbé. Quoi qu'il en soit, dans tous les cas d'empoisonnement, on doit faciliter l'évacuation du toxique, soit par l'eau tiède et la titillation de la gorge avec la barbe d'une plume, soit lorsqu'on peut le faire à l'aide de la pompe gastrique, dont l'usage est peu répandu parmi nous, mais qui est souvent utilisée en Angleterre après les vomissements, on peut avoir recours aux neutralisants.

DE L'ACTION DE L'HUILE VOLATILE DE GENIÈVRE SUR L'ORGANISME ANIMAL;

Par M. le docteur F. SEMON, de Berlin.

Jusqu'ici il n'avait pas encore été fait d'expériences directes dans le but d'apprécier la manière d'agir de l'huile essentielle de genièvre sur l'économie vivante. Suivant M. Semon, à petites doses, elle agit de la même manière que l'essence de térébenthine ; elle n'augmente pas, ou du moins elle n'augmente que très peu l'appétit et la digestion; elle accélère légèrement la circulation; elle accroît la caloricité, et elle excite toutes les sécrétions, particulièrement celle des reins; elle communique à l'urine l'odeur de la violette. En continuant son usage pendant longtemps, elle finit par affecter les reins de manière à déterminer la strangurie, la dysurie, l'ischurie et même l'hématurie.

Quant à son emploi à doses élevées, M. Semon a fait quatre expériences, dont il tire les conclusions suivantes :

1° L'huile volatile de genièvre donnée à haute dose (30 grammes) est un poison qui, d'après son degré de force, vient à peu près se ranger à côté de l'essence de térébenthine ;

2° Elle est absorbée (comme le prouve l'odeur qu'exhale la cavité abdominale, lorsque l'on ouvre le péritoine) ;

3° Elle est éliminée de l'organisme, en partie par l'exhalation pulmonaire, en partie par la sécrétion urinaire (ce qu'on reconnaît à l'odeur de l'urine) ;

4° Elle n'occasionne point l'inflammation de l'estomac ni des intestins; mais elle donne seulement lieu quelquefois à une congestion des vaisseaux du jéjunum, et toujours à un détachement plus fort des écailles d'épithélium, parfois même à un léger changement des cellules d'épithélium et à une extravasation de sang dans l'estomac ;

5° Elle agit fortement sur les reins, car ils étaient gorgés de sang ;

6° Elle agit quelquefois sur le gros intestin comme le fait l'huile de térébenthine, mais rarement, car cet effet n'a eu lieu qu'une fois sur quatre. (*Medicinische Zeitung.*)

ACTION DE L'HUILE VOLATILE DE POMME DE TERRE SUR
L'ÉCONOMIE ANIMALE ;

Par M. le docteur Edourd FUEBST, de Berlin.

On sait que l'eau-de-vie de pommes de terre doit à la présence d'une huile essentielle particulière l'odeur et la saveur désagréables qu'elle présente lorsqu'elle n'en a pas été complètement débarrassée par une purification convenable. C'est sur cette huile que M. Fuest a entrepris une série d'expériences.

Cette huile, à l'état de pureté, possède les propriétés chimiques suivantes. C'est un liquide huileux, incolore, d'une odeur très désagréable, et qui attaque fortement les organes de la respiration; sa saveur est brûlante et âcre; il est plus léger que l'eau, et son poids spécifique est d'environ 0,8. Ses principes élémentaires sont le carbone, l'oxygène et l'hydrogène. Lorsqu'on l'enflamme, il brûle avec une flamme très claire. En versant quelques gouttes d'une solution aqueuse de blanc d'œuf, il se sépare au fond du vase une masse gélatineuse. Par l'addition de quelques gouttes de lait, il se forme un coagulum de couleur blanche.

C'est sur des lapins, principalement, que M. Fuest a fait ses expériences avec cette huile ; il l'a portée à la dose de 4 à 30 grammes jusque dans l'estomac de ces animaux , à l'aide d'une sonde œsophagienne.

Les résultats qu'il a obtenus l'ont conduit aux conclusions suivantes :

1° L'huile volatile de pommes de terre doit être rangée, sans contredit, parmi les poisons, parce que, donnée à dose assez forte, elle détermine la mort en très peu de temps. A petites doses, elle n'occasionne plus la mort ; mais alors elle produit des effets remarquables sur le *sensorium*. D'abord elle excite fortement, et donne lieu à un état qui rapproche beaucoup de l'ivresse ; puis elle exerce une action déprimante sur tout le système nerveux, en provoquant un assoupissement dont le sujet ne sort qu'au bout de quelque temps.

2° Cette huile agit, immédiatement et par sympathie, de l'estomac sur les autres organes : la rapidité de ses effets en est une preuve ; car, si ce poison devait être d'abord transporté dans le torrent de la circulation avant d'agir, son action serait beaucoup moins prompte. On en trouve une autre preuve encore dans l'action énergique qu'elle exerce sur la membrane muqueuse de l'estomac et des intestins, avec laquelle elle se trouve directement en contact : en effet, l'épithélium et toute la tunique villosité du tube gastro-intestinal sont entièrement détruits, et même la tunique propre de ce conduit est tellement attaquée qu'on peut la détacher sans difficulté. Ces lésions se rencontrent principalement dans le fond du ventricule, tandis que l'orifice cardiaque ne présente jamais rien de pareil. En outre, on a trouvé, dans la plupart des cas, une extravasation sanguine qui paraissait provenir de la destruction des vaisseaux de la tunique vasculaire.

3° Cette huile est aussi absorbée, ainsi qu'on peut le reconnaître aux faits suivants :

A. Toutes les parties de la cavité abdominale ont constamment laissé exhaler l'odeur propre à cette huile.

B. L'air respiré présentait pareillement cette même odeur, peu de temps après l'ingestion dans l'estomac.

4° On ne peut pas préciser d'une manière exacte en quoi le

passage de cette huile dans le torrent de la circulation contribue à la production de l'ivresse; cependant, il est probable que cet effet contribue beaucoup au développement de ce phénomène. (*Medicinische Zeitung.*)

ENCORE UNE MORT ATTRIBUÉE A UN REMÈDE VENDU

CLANDESTINEMENT.

Chaque jour la justice, et plus encore l'humanité, réclame contre la funeste tolérance de l'autorité qui fait se renouveler chaque jour davantage les infractions à la loi du 21 germinal an XI. Le fait suivant, qui a coûté la vie à une malheureuse mère de famille, prouve combien est urgente la nouvelle loi si longtemps promise, qui doit régler au profit de tous la vente des médicaments, ou au moins en attendant, l'application sévère de celle de l'an XI.

Au commencement de février dernier, la femme Bourgerole, dont le mari est propriétaire à Saint-Marcel (Allier), est accouchée. La sécrétion du lait, peu abondante chez cette mère, lui permettait à peine de nourrir son enfant : du reste, tous deux se portaient bien. Un colporteur de médicaments, droguiste ambulancier, comme la province de Dauphiné en fournit tant, se trouvant dans cette contrée, passe à Saint-Marcel, et se présente chez notre mère de famille qu'il savait nouvellement accouchée; il lui propose l'usage d'une poudre blanche qu'il dit être *galactopoiétique*. La malheureuse, confiante aux paroles de l'ignorant mais cupide colporteur, jouit d'avance du bonheur qu'elle éprouvera de pouvoir allaiter son enfant. Elle achète la poudre préconisée, mais n'en fait usage que le lendemain, alors que celui qui l'avait conseillée et vendue était parti pour exploiter ailleurs la crédulité de nouveaux malades. — A peine cette femme bien portante a-t-elle commencé l'usage de la poudre blanche, qu'elle ressent un malaise indéfinissable :

elle a volontiers soif, mais ne veut point manger. Elle pense que ce qu'elle ressent est dû à la poudre qu'elle a prise, et elle ne se trompait pas, sans doute; mais elle pense aussi que cet effet doit avoir lieu avant que le médicament ait atteint le but indiqué, et elle en continue l'usage. Oh ! alors, elle tombe grièvement malade, et en quelques jours, malgré les soins et les lumières de M. Pangaud, docteur en médecine à Marsillat, une fièvre des plus ardentes tue cette malheureuse mère, qui finit par regarder comme seule cause de sa mort la fatale poudre qu'elle a prise; et pleine de connaissance encore, à son moment suprême, cette triste victime s'offre en exemple à tout le village désolé qui l'entoure, et défend à tous d'acheter jamais des remèdes à de semblables hommes.

M. le docteur Pangaud est lui-même demeuré convaincu que la mort de la femme Bourgerole n'a eu pour cause première, suivant lui, et distincte, que l'emploi de la poudre vendue à l'effet d'exciter la sécrétion du lait.

Nous regrettons beaucoup que M. Pangaud, dans sa conviction, encore qu'il n'y eût pas de poursuite possible contre un individu qu'on n'avait qu'entrevu et qui devait être loin, n'ait pas remis à un chimiste le reste de la poudre, s'il y en avait encore après la mort, ou, à défaut, les viscères de la femme Bourgerole. Nous dirons, quant à nous, que c'est avec le plus grand désintéressement que nous aurions levé le voile qui peut encore cacher la vérité : notre premier bonheur eût été de nier la présence du poison. Mais si, comme tout porte à le croire, la femme Bourgerole est morte empoisonnée, le fait démontré par des données irréfragables, eût été une assertion de plus prouvant la nécessité des fréquentes réclamations auprès du pouvoir, pour empêcher la vente des substances médicamenteuses par ceux qui n'en ont pas le droit.

LEGRIE.

FALSIFICATION DU LAIT. CONDAMNATION A LA PRISON.

On nous écrit de Rouen, que l'Administration municipale tient en respect les fraudeurs, et que les marchands de lait qui allongent ce produit d'eau, occupent souvent les bancs du tribunal réservés aux accusés.

Le nommé Desmarets, condamné déjà plusieurs fois pour avoir baptisé son lait, ce qu'il faisait, disait-il, *dans l'intérêt de ses pratiques*, a été actionné en récidive. Il a allégué pour raison que sa femme seule était coupable. Le tribunal, ne trouvant pas dans les faits allégués de circonstances atténuantes, a condamné le mari responsable, sans doute des faits de sa femme, à *cinq jours de prison*, 10 fr. d'amende et aux frais.

SAVON MERCURIEL D'APRÈS LA FORMULE DE M. HÉBERT.

On prend : Mercure pur..... 125 grammes.

Acide nitrique..... 125 —

On fait une dissolution à froid ; lorsqu'elle est opérée, on fait fondre au bain-marie, dans une capsule de porcelaine,

Graisse de veau bien lavée 530 grammes.

On retire du feu la graisse fondue, et on y ajoute la dissolution mercurielle, puis on agite jusqu'à ce que le mélange ait acquis la consistance d'un emplâtre.

Ces opérations terminées, on prend la pommade mercurielle, à l'acide nitrique, préparée comme on vient de le dire, 150 grammes ; soude caustique à 36° (lessive des savonniers), 60 grammes ; on mêle, puis on porphyrise ces substances, avec une molette, sur un porphyre ou sur un marbre, de manière à obtenir un savon qui doit être parfaitement soluble dans l'eau.

Le savon mercuriel ainsi préparé, s'emploie, dit l'auteur, avec succès contre les affections cutanées, lorsque celles-ci ont leur siège à la face, à la main, aux avant-bras. Il peut

remplacer le savon ordinaire dans les soins de propreté. Lorsqu'elles affectent les autres parties du corps, on s'en sert soit comme savon, soit à l'état de pommade, soit à l'état de solution dans l'eau.

SIROP D'IODURE DE FER.

Formules proposées par M. DEVERGIE.

L'association de l'iode au fer à l'état d'iodure est une innovation heureuse dont la thérapeutique est redevable à la chimie. Mais le composé qui en résulte s'altère avec la plus grande facilité. Aussi bon nombre de procédés ont ils été proposés pour constituer une préparation à l'abri de cet inconvénient. Ainsi altéré, l'iodure de fer passe, par une série de degrés, d'un médicament actif à une substance presque inerte. D'une part, les avantages que j'ai retirés de son emploi dans les cas d'aménorrhée, et comme modificateur du système lymphatique; d'une autre part, les produits variés qui étaient fournis par les meilleurs pharmaciens de Paris, m'ont déterminé à adopter la formule suivante pour la préparation d'un sirop que je donne à la dose d'une cuillerée le matin et d'une cuillerée le soir, dans 2 ou 3 onces d'eau environ. La formule est celle-ci :

Pr. : Fer en limaille, porphyrisée

et non oxydée..... 0 gram. 40 centigr.

Iode..... 1 — 70 —

Eau..... 8 —

Combinez et ajoutez sirop de

sucre..... 500 —

On mêle ensemble dans un mortier de porcelaine le fer, l'iode et l'eau; on triture, et en quelques instants on obtient un iode léger, encore ioduré, que l'on incorpore de suite à la quantité donnée de sirop.

Si le mélange est bien fait, et surtout si la limaille n'est pas

oxydée, on obtient un sirop, peu coloré, dont la saveur très-prédominante est celle du fer; l'odeur d'iode est à peine marquée. Du reste, on peut rendre le sirop plus ou moins iodé en raison de l'indication que l'on se propose de remplir. Or, en se bornant à la prescription ci-après, qui représente la précédente :

Pr. : Sirop simple..... 500 grammes.

Proto-iodure de fer... 2 —

Et en adressant cette formule à dix pharmaciens différents, je suis certain que l'on aura ici un sirop aussi limpide que le sirop de sucre, mais sans saveur de fer appréciable; là un sirop d'un brun-marron foncé avec une énorme prédominance d'iode, au point que ce sirop prend à la gorge, ainsi qu'on le dit, et que les malades répugnent à l'avaler; puis toutes les nuances intermédiaires entre ces deux espèces. Du reste, je prescris ce sirop dix à douze jours avant l'époque des règles; je le donne journellement dans les cas de fleurs blanches, pour combattre les gastralgies qu'elles déterminent. Je le fais prendre pendant plusieurs mois de suite comme modificateur du système lymphatique.

FARINE DITE ARABIQUE DU SIEUR ABAUTRET.

La publication du brevet pris par le sieur Abautret, pour une farine dite arabique, se compose de cinq lignes dans lesquelles on trouve : *Les procédés employés sont les mêmes que pour obtenir les autres farines ; les substances sont : 1° la semence du fago triticum (du sarazin) de la famille des polygonées ; 2° la racine du radix orchis mascula d'Arabie. On doit priver les semences et les bulbes de leurs écorces, et les repasser pour qu'il ne reste pas de taches.*

Le vendeur de la *farine dite arabique* fut actionné pour vente de remèdes secrets.

SUR LE GUARANA, PAULLINIA SORBILIS.

Un de nos collègues nous demande des renseignements sur un médicament, le *Paullinia*, qui serait nouvellement découvert et nouvellement employé à l'état de poudre contre les gastralgies.

Le *paullinia sorbilis* fournit, selon Martius, un suc qui, amené à l'état d'extrait, est connu sous le nom de *Guarana*.

Le guarana se présente sous la forme d'un cervelas du poids de 125 à 250 grammes, sa couleur est brune; mais la masse qui est formée de cet extrait est mêlé de grumeaux plus ou moins colorés, plus ou moins durs.

Le guarana a une saveur légèrement amère; il est usité au Brésil contre la diarrhée, les maladies des voies urinaires par relâchement. On en rappe de 4 à 8 grammes que l'on prend dans un verre d'eau.

Quelques auteurs prétendent que le guarana n'est pas l'extrait pur du *paullinia sorbilis*, et qu'on y mêle un peu de pâte de cacao.

Cadet, qui a expérimenté sur ce produit, l'a trouvé composé d'une matière soluble dans l'alcool, d'une matière soluble dans l'eau, et d'un résidu insoluble dans ces liquides. Batka a annoncé qu'on avait découvert dans le guarana un alcaloïde qu'on avait désigné par le nom de guaranine.

OBSERVATIONS CHIMICO-PHARMACEUTIQUES,

Par M. le professeur PIETRO PERETTI.

1° *Sur la santonine.*

Suivant M. Peretti, la santonine, telle qu'elle se trouve dans le commerce, n'est pas un alcaloïde : elle consiste en un acide combiné avec la potasse, et elle constitue ain un sel particulier, pour lequel il propose la dénomination de bi-san-

toniate de potasse. C'est, dit-il, une substance capable de saturer encore de nouvelles quantités de potasse. Si on soumet une solution aqueuse de ce sel à l'action d'un courant électrochimique, l'acide santonique se porte au pôle électro-négatif, et la potasse au pôle électro-positif.

Les moyens à l'aide desquels M. Peretti retire le bi-santoniate potassique des semences qui le contiennent, sont ceux dont il s'est servi pour isoler les bi-résinates alcalins qui constituent le principe amer de la plus grande partie des végétaux. Il fera connaître ces moyens, avec tous les détails nécessaires, dans un mémoire qu'il livrera bientôt à l'impression.

2° *Sur l'acide valérianique.*

M. Peretti annonce (ce qui a déjà été reconnu et constaté par plusieurs pharmaciens chimistes français), que l'acide valérianique qui existe dans la valériane, et que l'on en retire par la distillation de l'eau sur cette racine, ne forme qu'une minime partie de l'acide contenu dans cette plante, parce que la proportion la plus considérable s'y trouve à l'état de combinaison avec la potasse. Ce professeur a retiré le valérianate de potasse de l'extrait alcoolique de valériane; puis, en distillant le valérianate avec l'acide oxalique, il en a séparé l'acide valérianique.

3° *Sur un acide particulier à l'hydrolat de matricaire.*

L'eau distillée de matricaire, récemment préparée, n'a point de réaction acide; mais il en est tout autrement lorsqu'elle est préparée depuis longtemps. L'acide qui s'y développe ainsi sature les alcalis, et, par sa combinaison avec la chaux, il donne naissance à un sel cristallisable. M. Peretti propose d'appeler cet acide : *acide parthenique*, du nom spécifique de la plante (*Matricaria parthenium*, Lin.), et, par consé-

quent, de désigner sa combinaison avec la chaux par la dénomination de *parthéniate de chaux*.

4^e Sur le principe actif de la digitale.

Enfin, M. Peretti annonce qu'il a découvert, dans le suc exprimé de la digitale pourprée, une nouvelle substance qui a échappé jusqu'ici à l'attention des chimistes. Cette substance, isolée de la matière colorante jaune de la digitale, est volatile et peut être dissoute dans l'alcool. Ce chimiste suppose que ce nouveau principe et le résinate de potasse (contenu dans la digitale et formant la partie amère de cette plante) peuvent, par leur réunion, constituer la partie active de ce végétal.

(*Nuovi annali delle Scienze naturali di Bologna.*)

NÉCESSITÉ DE CONSERVER LES POISONS DANS DES ARMOIRES
FERMÉES A CLEF. AVIS AUX PHARMACIENS.

Tout récemment, en Belgique, une femme a été condamnée à mort, pour crime d'empoisonnement sur une servante. Les débats firent connaître : 1^o que l'accusée avait substitué de l'arsenic à une potion purgative préparée au sulfate de magnésie, qui avait été prescrite par le médecin ; 2^o qu'elle avait pris ce toxique dans l'atelier de son mari qui était orfèvre.

Le système de défense adopté par cette femme tendait à établir que le pharmacien s'était trompé, et qu'il avait livré de l'arsenic au lieu du sel purgatif qui lui avait été demandé.

Il a été clairement démontré, par les débats, que le pharmacien, M. Geerste, d'Ypres, n'avait pu commettre la méprise que l'accusée lui imputait. Un des délégués de la commission provinciale vint déclarer devant la Cour que l'officine de M. Geerste était bien tenue, et que les poisons, soigneusement étiquetés, étaient tenus sous clef.

Une déposition peu bienveillante d'un pharmacien contre son collègue, M. Geerste, a été accueillie des spectateurs

avec défaveur. Ce pharmacien, *témoin à décharge*, est venu déclarer que M. Geerste *vendait parfois une chose pour une autre, et que ses médicaments n'étaient pas purs*. Nous ne connaissons pas M. G., qui a été justifié par le membre de la commission médicale d'Ypres, nous ne connaissons pas son collègue, mais nous sommes convaincus que tous les hommes de bien sont vivement peînés, lorsqu'ils entendent un pharmacien en accuser un autre : ils sont portés à croire que cette accusation peut être le résultat de la concurrence ou de dissentiments personnels.

SUR L'EMPLOI DU CHLORURE DE CHAUX DANS LES CAS DE BRULURES.

M. Seghers, de Saint-Nicolas, Belgique, a lu à la Société de médecine de Gand, une observation sur un cas de brûlure presque générale, traitée et guérie par l'immersion du malade dans un bain de chlorure de chaux, et par l'application continue de compresses imprégnées de ce chlorure.

M. Seghers s'étonne de ce que l'emploi du chlorure de chaux dans le traitement des brûlures ne soit pas généralement suivi.

Lors de cette lecture, on fit observer à l'auteur que la solution froide de chlorure de chaux, était généralement employée dans les hôpitaux belges.

LÉGISLATION MÉDICO-PHARMACEUTIQUE.

On lit dans la *Gazette médicale belge* n° 25, pour 1845, le passage suivant :

« A Anvers et dans d'autres villes, lors des élections pour la Chambre des représentants, plusieurs médecins et pharmaciens ont travaillé pour les candidats de l'un et l'autre parti. Ces médecins et pharmaciens n'auraient-ils pas mieux fait de s'entendre pour donner leurs voix et celles dont ils pouvaient

disposer à ceux d'entre les candidats, de n'importe quel parti, qui voulussent s'engager à défendre à la chambre les intérêts du corps médico-pharmaceutique ? Une centaine de voix de plus ou de moins dans la balance n'est pas sans influence dans les élections. Que nos confrères ne l'oublient pas une autre fois. »

FALSIFICATIONS.

SUR LES SANGSUES, SUR LEUR PRIX ET LA MAUVAISE QUALITÉ DE CES ANNÉLIDES.

Nous trouvons dans le *Journal du Midi* une note de M. Rey, pharmacien à Périgueux, qui traite de la fraude des sangsues et des moyens de la prévenir. M. Rey propose, pour remédier à la fraude, d'établir :

1° Que les sangsues qui pèseraient moins d'un kilogramme et demi le mille soient déclarées impropres au service médical ;

2° Qu'il soit nommé, dans toutes les villes où se fait le commerce en gros des sangsues, des agents chargés de vérifier si celles qui sont soumises à la vente ont ou non le poids déterminé, et de plus si elles ont été gorgées de sang ;

3° Qu'il soit établi des réservoirs qui recevraient les sangsues trop petites ou gorgées, pour que celles-ci soient plus tard, lorsqu'elles seraient grossies ou dégorgées, vendues au profit de l'État.

La première proposition de M. Rey ne peut être adoptée, par la raison qu'il y aurait impossibilité, si on l'adoptait, de fournir aux praticiens les sangsues dont ils auraient besoin ; en voici les causes : 1° les sangsues nous arrivent de l'étranger en moins grande quantité aujourd'hui qu'il y a quelques années, puisqu'il en est entré en France en 1833, 41,654,300 ; en 1842, 20,382,358, et seulement 15,224,673 en 1844, et que ces

15,224,673 sont composées de *grosses*, de *moyennes*, de *petites moyennes* ;

2° Les sangsues qui nous arrivent sont : les *sangsues grosses*, les *sangsues moyennes*, les *sangsues petites moyennes* et les *petites*. Les grosses sangsues seules pourraient être employées ; car les *sangsues moyennes* ne pèsent que de 1 kil. 125 gram. à 1 kil. 250 gram. ; les *petites moyennes*, de 625 à 650 gram. ;

3° Les sangsues ne tirent pas du sang en raison de leur grosseur ; en effet, M. Alph. Samson a vu que des sangsues moyennes avaient tiré 6,69 ou près de sept fois leur poids de sang, tandis que les grosses n'en avaient tiré que 5,33 ou cinq fois un tiers leur poids ;

4° Parce qu'il faudrait, nous le pensons, une loi pour autoriser la confiscation de ces annélides, leur mise en bassin et leur vente au profit de l'Etat (1).

Nous admettrions la création d'inspecteurs chargés de constater la fraude sur la nature de la marchandise, d'en dresser procès-verbal et de déférer les vendeurs aux tribunaux pour qu'il leur soit fait l'application de l'article 423 du code pénal.

La question soulevée par M. Rey est en ce moment pendante devant l'Académie royale de médecine, qui a été consultée par le ministre sur cette fraude qui lui a été signalée par M. Martin, qui, faisant le commerce des sangsues, veut le faire loyalement.

SUR LA DEXTRINE ET SUR LA PURETÉ DE CE PRODUIT.

On sait que la dextrine est maintenant employée dans l'usage médical pour enduire les bandages employés dans les appareils

(1) Nous eussions mieux aimé qu'on pût confisquer ces annélides, avec la possibilité de les livrer aux bureaux de charité, après leur dégorge-
ment.

à friction, et qu'elle doit par conséquent se trouver dans les officines des pharmaciens. Mais ce que le pharmacien doit savoir, c'est qu'il y a de la bonne et de la mauvaise dextrine.

Nous allons indiquer les caractères qui peuvent permettre de choisir ce produit. La dextrine de bonne qualité a une teinte qui tire légèrement sur le jaune; elle a une odeur douceâtre, particulière et caractéristique, une saveur sucrée très-marquée; elle ne crépète pas sous les doigts comme l'amidon; lorsqu'on la malaxe avec de l'eau-de-vie, elle acquiert la couleur, la consistance et le poissant du miel, et en étendant ce mélange d'une suffisante quantité d'eau chaude, on a une solution qui jouit d'une propriété agglutinative très-marquée.

La mauvaise dextrine est plus blanche, moins sucrée; elle crépète sous les doigts presque comme l'amidon; avec l'eau froide, elle est tout à fait impropre à fournir une solution agglutinative.

La dextrine de bonne qualité délayée dans l'eau, puis traitée par l'eau iodée, prend une teinte rouge-vineux ou pelure d'oignon. La dextrine de mauvaise qualité prend une teinte d'un bleu-violet qui indique la présence de l'amidon.

SUR L'EMPLOI DE LA MATIÈRE COLORANTE DU PHYTOLACCA DECANDRA POUR COLORER LES VINS.

Un de nos abonnés nous demande si l'on peut, sans contrevenir à la législation, sans se rendre passible de peines, se servir de la matière colorante du phytolacca decandra pour colorer les vins? il se base, pour faire cette question, sur l'article suivant inséré dans un journal scientifique :

• Le *phytolacca decandra*, vulg. *raisin d'Amérique*, est originaire de la Virginie. Cette plante a été introduite, en 1770, par les moines de Carbonieux, dans les environs de Bordeaux, pour y être employée à colorer les vins. Les oiseaux, en man-

geant ses fruits, ont transporté cette plante dans tout le Midi de la France. »

Nous répondrons à la question qui nous est posée : 1° que nous croyons que le vin, pour qu'il n'y ait pas fraude, doit être coloré par la matière colorante du raisin ; 2° que les baies du phytolacca ne doivent pas être employées à cet usage. Nous savons qu'elles ont été employées en Portugal, mais nous savons en outre que la coloration du vin par le phytolacca, en altérerait la qualité : aussi fut-il ordonné de couper ces plantes avant la floraison, pour faire cesser la fraude ; 3° que les baies ne doivent pas être employées, parce qu'elles donnent au vin coloré par elles des propriétés purgatives.

Le phytolacca decandra fournit, d'après M. Braconnot, une telle quantité de potasse, que sa culture pourrait être profitable à celui qui s'en occuperait ; en effet, d'après ce savant, 50 kilogrammes de cendres de phytolacca ont fourni 33 kilogrammes de *salin* renfermant 21 kilogrammes de potasse pure, et que de plus on pourrait, 1° par la fermentation et la distillation, obtenir des baies de phytolacca du l'alcool qui pourrait être employé dans les arts ; 2° chauffer le four avec les tiges de cette plante.

FALSIFICATION DU CAMPHRE PAR LE SEL AMMONIAQUE.

M. Ch. Goris, pharmacien à Bruxelles, a adressé à la Société de pharmacie d'Anvers une note *sur la falsification du camphre par le sel ammoniac*.

Nous ne connaissons pas la note de M. Goris, mais nous disons : 1° qu'il est très facile de reconnaître par la potasse, la soude ou la chaux, si le camphre contient du sel ammoniac ; 2° qu'on pourra séparer le camphre du sel ammoniac par l'eau, qui ne dissout que des atomes de camphre, tandis qu'elle dissout parfaitement le sel ammoniac.

Nous désirerions savoir si le camphre qui est mêlé de sel ammoniacque est le camphre sublimé ou le camphre en poudre (1)?

SUR LA FALSIFICATION DES POUDRES DE GENTIANE.

Nous avons, dans l'un des numéros du *Journal de chimie médicale*, signalé la falsification des poudres de gentiane et nous avons dit que M. Peltier de Doué, Maine-et-Loire, avait reçu de la poudre de gentiane contenant de 25 à 50 pour 100 d'ocre jaune. M. Davalon, pharmacien à Lyon, vient de constater la même falsification : il a trouvé que cette poudre que l'on trouve dans le commerce de Lyon, provient du département de la Côte-d'Or, où on le prépare, et contient 50 pour 100 d'argile ferrugineuse, d'ocre jaune.

Ne serait-ce pas le cas d'appliquer aux vendeurs l'article 423 du Code pénal?

EAUX MINÉRALES.

ESSAIS SUR LES EAUX MINÉRALES.

La saison des eaux minérales est revenue : après tant de souffrances, tant de médications infructueusement subies, les pauvres malades voient luire ces jours d'espérance dont l'attente les soutenait.

GABRIEL TOURDES.

On a pu constater que les eaux minérales naturelles guérissent un grand nombre de maladies ; mais pourquoi les guérissent-elles?

L'impossibilité de répondre à cette question démontre positivement la nécessité qu'il y aurait 1° de faire de nouvelles

(1) On dit que la Société de pharmacie d'Anvers publie un journal de pharmacie : il serait utile qu'elle fit un échange de ce journal contre le *Journal de chimie médicale*. (Avis au rédacteur.)

recherches sur les eaux minérales; 2° de faire une histoire complète de ces eaux (1) qui, pour de certaines localités, peuvent être considérées comme le plus sûr moyen de donner l'existence à une grande partie de la population (2).

Les recherches à faire sur les eaux minérales ne peuvent être faites que par les soins et avec le concours de l'Administration; en effet, que pourraient faire quelques chimistes, quelques médecins qui passeraient un ou deux mois pour examiner et analyser les eaux d'une localité? Ils passeraient leur vie à l'examen des eaux minérales qui existent en France, sans pouvoir rien faire de complet (3).

Il faudrait, pour que l'analyse des eaux minérales de France pût être faite d'une manière convenable, que l'Administration (et cette dépense tournerait au profit du pays) créât une école

(1) Il sera impossible à un auteur de faire une histoire complète des eaux minérales, et de la faire imprimer à moins de courir le risque de dépenser une somme considérable, pour ne pas rentrer dans les dépenses. Nous avons voulu tenter cette entreprise; mais nous avons été forcé d'y renoncer.

(2) On a établi par des chiffres que les sommes laissées en France, dans nos établissements d'eaux minérales, s'élèvent, année commune, de 11 à 12 millions de francs. Ces sommes doubleraient si nos établissements étaient tenus d'une manière plus confortable, si les moyens de s'y rendre étaient plus faciles, si les voitures étaient plus commodes.

(3) Quelques personnes pensent, d'autres disent que l'analyse d'une eau minérale est une opération facile, qui se fait en peu de temps. Nous qui nous sommes occupé de ce genre de recherches, nous croyons que, pour *bien faire* une analyse, il faut employer un temps considérable, ne pas être pressé; il faut, quand on a vu, revoir encore. Il est vrai qu'il est des amateurs qui s'imaginent avoir fait l'analyse d'une eau parce qu'ils ont visité l'établissement, qu'ils ont goûté l'eau, qu'ils ont fait quelques expériences à l'aide du thermomètre et des réactifs les plus usités. On conçoit quelle peut être la valeur d'analyses faites pour ainsi dire à la course.

de jeunes chimistes exercés à l'analyse. Cette école, dirigée par une commission de chimistes expérimentés, choisis dans le sein de l'Académie des sciences et de l'Académie royale de médecine, et qui pourrait être composée de MM. Dumas, Gay-Lussac, Pelouze, Thenard, Ossian-Henry (1) et d'un géologue;

(1) Parmi les chimistes qui se sont le plus occupés de l'examen des eaux minérales, on doit citer M. Henry, chef des travaux chimiques de l'Académie royale de médecine. Ce savant a fait gratuitement et par les ordres de l'Académie, des travaux qui sont immenses. Voici en quelques mots le résumé de ces travaux.

Analyses importantes. — Eau d'Evau (Creuse), 7 sources; examen des conferves : *iode*. Eau d'Enghien, 5 sources. Eaux de Vichy, de Cusset, d'Hauterive, 10 sources; examen des conferves : *iode*. Eau de Bourbon-l'Archambault, 5 sources. Eau de Challes (Savoie). Eau de Mescoutine (Algérie), 2 sources; examen des incrustations : *arsenic*. Eau de Forges (Seine-Inférieure), 3 sources; examen des dépôts : *crénate*. Eau de Passy (Seine), 4 sources; formations sulfureuses. Eau de Chatenois (Bas-Rhin), 2 sources. Eau de Vic-sur-Cerre, 2 sources. Eau de Lamothe-les-Bains (Isère), 2 sources. Eau de Bussang, 3 sources. Eaux de Bagnols (Lozère); examen des conferves. Eau de Nérès; examen des conferves : *iode*. Eaux des Pyrénées; état du soufre; examen des conferves : *iode*. Eau de Gravelle (Eure), *iode* et *fer*. Eau de Gréoulx, 2 sources. Eau de la Golaise (Suisse). Eau de Sail-sous-Couzan. Eau de Saint-Galmier. Eau de Pougues (Nièvre). Eau de Chateldon (Allier), 2 sources. Eau de Saint-Nectaire (Puy-de-Dôme), 2 sources. Eau de Pontgibaud (idem), 2 sources. Sulfhydrométrie. Manuel d'analyse d'eaux minérales et procédés divers, publiés, etc. Eaux de la Seine, de la Marne, d'Arcueil, des Prés-Saint-Gervais, de Grenelle, du canal de l'Ourcq, 8 (travail en train).

Analyses moins importantes. — Eau de Bio. Eau de Billazai, 2 sources. Eau des îles Philippines (Manille). Eau de Forges, près Arpajon. Eau d'Oriol (Isère). Eau de Cadéac. Eau des puits forés artésiens de Saint-Ouen, 2. Eau de Saint-Amand et Boues. Eau de Barbotau et Boues. Eau de Sail-les-Château-Morand. Eau de Freisdenschall. Eau de Seltz, comparativement. Eau de Saint-Honoré: dépôts, conferves, *iode*. Eau de Rébenac. Eau de Bagnolles (Orne). Eau de Ragozzi et de Pandours (Allemagne). Eau de la mer, etc., etc.

cette commission de chimistes exercés, indiquerait aux élèves de l'école les moyens à employer, les expériences à faire pour examiner telle ou telle source et pour arriver à en faire une bonne analyse (2).

Si une semblable école était établie, elle ferait progresser la science et on ne viendrait pas nous dire *que les eaux naturelles sont des eaux artificielles ou accidentelles*, que les eaux minérales préparées d'après les analyses publiées, ne sont bonnes à rien; en effet, si les analyses des eaux minérales publiées sont exactes, les eaux artificielles préparées *exactement*, d'après ces analyses, seront utiles; si ces analyses sont au contraire inexactes, les eaux préparées d'après ces analyses n'auront pas de valeur.

Nous ne pensons pas cependant qu'on puisse jamais reproduire *fidèlement* les eaux minérales naturelles, parce qu'il est des principes qui échappent à l'analyse; mais ce n'est pas une raison pour repousser les eaux qui contiendront la plupart des principes qui donnent de la valeur aux eaux minérales naturelles. C'est aux médecins à en étudier l'usage.

Une fois que l'école pour l'analyse des eaux minérales serait établie, il faudrait que les élèves de cette école s'occupassent 1° de rechercher quelles sont les causes auxquelles on doit attribuer la minéralisation des eaux; 2° s'il existe des différences entre les eaux minérales froides et qui sont chauffées à la température nécessaire pour administrer des bains, et les eaux thermales naturelles, et quelles sont ces différences sous le rapport médical? 3° si les eaux qui contiennent du sulfure de sodium et qu'on a appelées *eaux minérales naturelles*, se minéralisent de la même manière que se forment les eaux qu'on

(1) Il serait utile que les élèves, assistés d'un géologue, visitassent les lieux et fissent des analyses dans les localités où se trouvent les sources.

a appelées *eaux artificielles faites par la nature*, ou bien encore *eaux accidentelles naturelles* et qui sont minéralisées par des hydrosulfates de chaux, de magnésie de potasse. Nous sommes portés à le penser ; d'après ce que nous avons vu, en effet, nous avons pu constater que des solutions de sulfate de soude et de magnésie opérées avec de l'eau de la Seine, tenait en dissolution des matières organiques, passaient à l'état d'eaux hydrosulfatées avec une grande rapidité ; c'est donc une question qui, quoique résolue par les faits, mérite un sérieux examen (1).

Mais pour l'avenir des eaux minérales, pour l'avenir des localités où elles existent, il faudrait en outre qu'en même temps, qu'on établirait une école pour l'analyse des eaux minérales on créât aussi une commission médicale supérieure à laquelle on soumettrait des questions d'un haut intérêt et qui jusqu'ici n'ont pas été abordées d'une manière franche et nette.

Ces questions pouvaient porter 1° sur les eaux où l'on pourrait envoyer de *préférence* les malades atteints de telle ou telle maladie (2).

(1) Il faudrait peut-être encore que l'analyse des eaux minérales fût faite de dix en dix ans, pour savoir si ces eaux ont changé de nature. En effet, nous avons vu que la source du Par, à Chaudes-Aigues, donne par an 209,188 kil. de sels secs ; il est probable que ces 209,188 kil. formaient un ban salin qui a pu être dissous, et sous lequel pouvait se trouver un deuxième ban contenant d'autres sels.

(2) Nous disons de préférence, parce qu'il nous est démontré que l'action des eaux minérales ne s'explique pas, pour la plupart du temps, par la nature des principes signalés par l'analyse. En effet, nous avons vu des eaux minérales, celles d'Aix, de Chaudes-Aigues, de la Chaldette, de Vichy, de Plombières, etc., etc., déterminer des guérisons qui ne pouvaient être attribuées aux principes découverts par l'analyse. Selon nous, jusqu'ici la chimie, appliquée à l'analyse, n'a pas fait tout ce qu'elle pouvait faire, et il est probable que plus tard l'analyse fera dé-

2° Sur les résultats obtenus de l'usage des eaux minérales qui se trouvent dans les 86 départements.

3° Sur l'influence que peuvent avoir pour les malades le changement d'air auquel ils s'exposent en se rendant aux sources.

4° Sur l'influence que peut avoir pour les malades l'abandon des affaires.

5° Sur l'influence que peuvent avoir sur les malades les amusements que l'on peut se procurer aux eaux.

6° Sur la possibilité de faire usage des eaux minérales naturelles à d'autres époques que celles habituellement employées pour prendre les eaux.

La première de ces questions, par sa solution, ferait cesser les luttes qui existent entre de certains établissements, luttes qui se font à coup de prospectus et par des *on dit*, luttes qui ne sont pas toujours très-loyales, puisqu'il s'agit d'éloigner de telle ou telle source les malades que l'on veut attirer dans une autre localité (1).

couvrir, comme cela est arrivé de nos jours, des corps qui, comme le brome, l'iode, l'acide crénique, etc., qui s'étaient dérobés aux recherches de Boyles, de Duclos, de Bourdelin, de Margraff, de Ronelle, de Monnet, de Bergmann, de Geoffroy, et d'un grand nombre de chimistes.

(1) Parmi les eaux minérales qui ont eu à lutter contre les *on dit* qui devaient les faire considérer comme inefficaces, on doit placer en première ligne les eaux d'Enghien. Ces eaux, découvertes en 1766, par le Pere Cotte, curé de Montmorency, n'attirent le public que depuis que l'établissement a été dirigé par M. Bouland; mais cela s'explique par les dires répandus sur ces eaux. Ainsi, on disait que ces eaux étaient très-faibles, qu'elles n'avaient point d'efficacité; on a même été jusqu'à dire qu'elles étaient préparées artificiellement. Ce dernier propos s'explique, puisqu'elles ont été classées dans les eaux accidentelles, dans les eaux naturelles que la nature prépare par artifice. Quoi qu'il en soit, ces eaux nous ont délivré d'une maladie qui n'avait pu être guérie par les eaux de Vichy, ni par celles de Bourbonne-les-Bains.

On pourrait demander à la commission d'examiner les malades qui se sont rendus aux *eaux sulfureuses froides*, qui sont chauffées pour être administrées en bains, et qui sont guéris, pour établir *qu'ils sont bien guéris*. La commission aurait à examiner les malades qui se rendent à Enghien, à Uriage (Isère), à la Roche-Posay (Vienne), à Gamarde (Landes), à Guillon (Doubs), à Trebas (Tarn), à Puzzichello (Corse), à Labassère (Hautes-Pyrénées), où les sources sont à 13° 80, à Pinac, où elles n'ont que 18° 70, etc., etc.

La question de savoir si le changement d'air est une des causes influentes de l'action des eaux minérales, est d'une grande importance, et nous pensons qu'elle mérite un examen approfondi.

Celle de savoir si l'abandon et l'éloignement des affaires est une de ces causes qui ne me paraît pas aussi facile à résoudre. En effet nous avons visité les eaux d'Aix (Bouches-du-Rhône), de Bains (Vosges), de Balaruc (Hérault), de Bourbon-Lancy (Saône-et-Loir), de Bourbon-l'Archambault (Allier), de Bourbonne (Haute-Marne), de la Chaldette (Cantal), de Château-neuf (Puy-de-Dôme), de Chateldon (Puy-de-Dôme), de Chandes-Aigues (Cantal), de Clermont-Ferrant (Puy-de-Dôme), de Contrexeville (Vosges), d'Évaux (Creuse), de Forges (Seine-Inférieure), de Forges (Seine-et-Oise), d'Hauterive (Allier), de Luxeuil (Haute-Saône), du Mont-d'Or (Puy-de-Dôme), de Neris (Allier), de Plombières (Vosges), de Pougues (Nièvre), de Sainte-Marie (Cantal), de Saint-Mart (Puy-de-Dôme), de Saint-Nectaire (Puy-de-Dôme), de Saint-Pardoux (Allier), de Vichy (Allier), de la Trollière (Allier) (1), et dans toutes ces

(1) Nous avons visité ces eaux lorsque nous avions l'idée de publier un *Dictionnaire des Eaux minérales*. Outre ces eaux, nous en avons vu qui seraient efficaces, mais elles sont peu connues, et ne sont fréquentées que par les habitants des localités où elles sourdent.

localités nous avons reconnu que les hommes qui ont quitté les affaires pour subir un traitement sont, sauf quelques-uns, fatigués de ne pas savoir, comme ils le voudraient, ce qui se fait pendant leur absence, si leurs intérêts sont négligés, etc. J'ai vu à Bourbon-l'Archambault, un négociant de Lyon qui avait tous les jours la fièvre, fièvre qui cessait lorsque le *courrier* était arrivé.

La question des amusements aux eaux sera bientôt résolue. Sauf quelques établissements, et ils sont rares, où l'on peut trouver quelques instants de plaisir, il n'existe pas dans les localités où l'on prend les eaux en France, des moyens de passer agréablement son temps; cela est si vrai, que prenant les eaux dans une ville où j'avais de nombreuses connaissances, je trouvais encore des heures entières où j'étais assailli par l'ennui.

La question la plus importante, selon moi, à traiter par la commission, serait celle de savoir si les eaux minérales peuvent être administrées en tous temps, et si l'on peut obtenir la guérison des malades à d'autres époques que celles qui sont désignées par les mots *saison des eaux*.

Déjà cette question a été le sujet de publications. En effet, on trouve dans le *Journal de Verdun*, mai 1731, page 328, une lettre de M. Marier, seigneur d'Odival, lettre qui a pour but de démontrer que les eaux de Bourbonne sont aussi salutaires pendant toute l'année que dans les mois de mai et de septembre. A cette lettre sont jointes les observations de rhumatismes et de paralysies guéris, hors saison, par ces eaux.

Nous avons su, à Nérès, que des traitements hors saison avaient réussi.

On sait de plus qu'au grand établissement de Vernet-les-Bains l'établissement est chauffé et qu'avant et après la saison des eaux il reçoit des pensionnaires qui y trouvent le bien-être

et la santé. Nous avons vu madame B. qui y était en mars de cette année, mois qui a été si froid, et qui malgré cela a été sinon guérie, du moins soulagée par son séjour à ces bains.

A Vernet-les-Bains (Pyrénées-Orientales) c'est avec le trop plein de la source principale sortant immédiatement de la roche à une température de 58°, qu'on a créé un système de chauffage dans le bâtiment des anciens Thermes, où se trouvent précisément tous les moyens curatifs; des tuyaux en zinc remplis d'eau chaude contournent les chambres, corridors, salons, pas perdus, etc., de manière à procurer à ces locaux une température douce et toujours égale, de 18 à 20° centigrades, ce qui permet aux personnes les plus malades de venir se faire traiter dans les temps les plus rigoureux.

Nous rappellerons qu'à Chaudes-Aigues, la plupart des maisons de cette ville sont chauffées par l'eau de la *source du Par* qui est à 81° centigrades; cette source, en été, est conduite dans le *remontalou*, dans l'hiver elle ne se rend au *remontalou* qu'après avoir parcouru les maisons qu'elles doit chauffer.

Nous avons vu sur nous-même que hors saison les eaux minérales étaient efficaces. En effet, ayant besoin de nous soumettre à l'action des eaux, et forcé de ne quitter Paris qu'en septembre, nous avons pris la plupart du temps les eaux à des époques où tous les malades avaient quitté les établissements, et toujours nous avons éprouvé un notable soulagement de cette pratique, et cela malgré le froid, la pluie et l'ennui.

Si la question que nous soulevons ici était résolue d'une manière affirmative, les avantages qui pourraient résulter de l'administration des eaux en toutes saisons seraient les suivants :

- 1° Les malades ne seraient pas exposés à souffrir pendant huit mois de l'année en attendant la saison des eaux.
- 2° Les malades peu fortunés pourraient profiter des *mortes*

saisons, des saisons où les occupations de nature diverse ne réclament pas leur présence, pour aller chercher, en faisant des dépenses qui seraient à leur portée, un soulagement que, pour la plupart du temps, ils ne peuvent se procurer, l'époque de la saison des eaux ne leur permettant pas d'abandonner des travaux qui doivent être faits à époque fixe.

3° Un grand nombre de malades qui n'obtiennent pas tout ce qu'on peut attendre de l'action des eaux, parce qu'ils ne se soignent pas convenablement pendant la saison des eaux, entraînés, par l'exemple, à des fatigues qui résultent souvent de promenades longues et mal calculées avec leurs forces, et parce qu'ils font des écarts de régime à la suite de ces promenades, seraient forcés de suivre un traitement régulier qui, aidant à l'action des eaux, amènerait la guérison.

4° L'administration militaire pourrait tirer un grand parti de l'usage des eaux minérales à une époque où les officiers et les soldats n'ont plus à assister aux exercices.

5° Les populations où sont situées les sources se ressentiraient d'une manière avantageuse de ce mode de faire, puisque, hors la saison des eaux, ces localités deviennent désertes.

On nous objectera, il est vrai, que pour qu'une pareille mesure puisse être mise en usage, et pour que les eaux puissent être prises *hors saison*, il faudrait que les établissements fussent disposés convenablement et que pour cela il fût nécessaire : 1° que dans chaque établissement, ou très-près de cet établissement, il y eût des chambres à la disposition des baigneurs ; 2° que dans le second cas les baigneurs pussent être amenés dans des chaises à porteur closes ou bien chauffées ; 3° que les baigneurs pussent au sortir du bain se rendre sans éprouver aucun refroidissement dans un salon chauffé convenablement, afin de ne pas être exposé au sortir du bain à une variation subite de température ; 4° que dans quelques cas, et

cela s'est déjà fait, que le malade pût prendre son bain dans sa chambre.

On dira que pour faire tous les aménagements nécessaires cela serait coûteux, nous répondrons qu'on ne fait rien pour rien, et que l'argent dépensé en travaux utiles n'est pas de l'argent perdu, c'est de l'argent distribué aux ouvriers qui à leur tour en le dépensant, le versent dans les mains de ceux qui leur fournissent les objets nécessaires à la vie. Cet argent retourne à la source primitive; nous pensons, contrairement à un grand nombre de personnes, qu'il est nécessaire que l'argent que reçoit le riche soit dépensé, pour que l'ouvrier puisse vivre honorablement de son état, et pour qu'il n'ait pas recours à la charité publique.

On conçoit qu'il serait facile dans les établissements thermaux, de faire usage, comme on l'a fait au Vernet, de la chaleur des eaux pour le chauffage des locaux destinés aux malades. Dans les autres, l'eau *qui aurait servi aux bains*, eau qui est ensuite perdue, pourrait être utilisée pour le chauffage des diverses pièces de l'établissement, et cela sans presque faire de dépenses.

Nous aurions voulu, et nous en avons parlé à M. Bouland, père, qu'on essayât ce mode de faire à Enghien; il me semble que l'on aurait pu établir dans cette localité *une maison de santé*, où les médecins de la capitale auraient pu envoyer leurs malades et où, en toute saison, on aurait pu les soumettre à l'action des eaux. La facilité qu'on aura de se rendre dans cette localité par un chemin de fer, permettrait aux praticiens d'aller voir leurs malades.

Il me semble que si Enghien recevait cette destination, on verrait accourir des différentes parties de la France et de l'étranger des malades qui pourraient et consulter les médecins les plus distingués, et se soumettre pendant toute l'année à un

traitement qui, dans un très-grand nombre de cas, aurait de l'efficacité.

Les opinions que nous émettons ici doivent, selon nous, être le sujet de recherches, d'expériences. C'est à l'Administration à les provoquer et de voir si elles peuvent être mises en pratique.

A. CHEVALLIER.

SUR LA VENTE DES EAUX MINÉRALES NATURELLES.

L'un de nos collègues nous a demandé à qui il devrait s'adresser pour se procurer des eaux minérales naturelles, pouvant être vendues avec sécurité et provenant d'une origine certaine.

Nous répondrons à ce collègue qu'il peut se fournir de ces eaux à l'*Entrepôt des pharmaciens, rue des Billettes, n° 5*. Nous allons en quelques mots lui faire connaître l'institution de cet entrepôt, que tous les pharmaciens doivent connaître, puisqu'ils pourront s'y approvisionner avec certitude de satisfaire à la demande du médecin qui veut avoir *de l'eau naturelle, et non de l'eau imitant l'eau naturelle*.

En 1841, plusieurs pharmaciens de Paris se réunirent pour former, sous le nom de *Société hydromédicale*, un établissement pour la vente aux pharmaciens et au commerce de la droguerie des eaux minérales, naturelles. La mort du gérant de cette Société, qui survint au bout d'un an, amena sa dissolution; mais elle se reconstitua aussitôt sous le nom d'*Entrepôt des pharmaciens du département de la Seine*, et sous la direction de trois des anciens sociétaires, MM. PAGE, BLONDEAU et SERRADELLE, qui en établirent le siège rue des Billettes, n° 5.

Faire rentrer dans le domaine de la pharmacie cette branche si importante de la thérapeutique, offrir aux pharmaciens de la France toute la garantie qu'ils peuvent désirer, et leur

donner la certitude que les eaux qui leur seront livrées sont tirées directement des sources et n'ont subi aucune altération, tel est le but que se sont proposés trois collègues déjà connus par un long exercice de la pharmacie.

Les pharmaciens paraissent, en partie, avoir compris l'importance d'un tel établissement, qui a déjà puissamment contribué à donner une extension considérable à la vente des eaux minérales naturelles par les pharmaciens, tandis qu'il y a peu d'années même ce débit de *médicaments*, dont peu de pharmaciens s'étaient spécialement occupés, était livré à diverses personnes qui, entièrement étrangères à la pharmacie, ne pouvaient présenter toutes les garanties que le praticien, et surtout le malade, est sûr de rencontrer chez ceux qui, par leurs études spéciales, connaissent toutes les conditions que doivent réunir les eaux minérales naturelles pour être efficacement administrées aux malades, et aussi quelles précautions on doit prendre pour leur conservation.

L'entrepôt établi par les pharmaciens fera, nous n'en doutons pas, cesser les fraudes nombreuses qui se pratiquaient sur les eaux minérales naturelles, fraudes qui consistaient à racheter les bouteilles vides pour y introduire de *l'eau artificielle qui était ensuite vendue comme naturelle*.

L'entrepôt des eaux minérales naturelles établi par des pharmaciens, et qui vient en concurrence avec des dépôts où l'on fait le même commerce, sera, sans doute, un sujet de critiques et d'attaques, suite de ce système à l'aide duquel on enlève à la pharmacie la vente des médicaments que seuls (aux termes de la loi) les pharmaciens devraient vendre; c'est donc aux pharmaciens à faire justice de ces procédés, en ne prenant les eaux minérales naturelles, que chez des collègues dont la capacité et la bonne foi leur sont bien connues.

Nous savons déjà que, par suite d'une publication que nous

ne qualifierons pas, *des eaux naturelles de Spa et de Contrezeville* ont été prises à l'*entrepôt des pharmaciens*, puis examinées par M. Beaupe, médecin inspecteur des eaux minérales pour le département de la Seine, et qu'elles ont été reconnues provenir des sources dont elles portent le nom.

¶ Nous voudrions cependant que nos collègues, pour qu'on pût distinguer les eaux qui sortent de leur entrepôt, pussent, non pas *capsuler les bouteilles*, ce qui ne dit rien, puisque cela empêche de voir le cachet apposé à la source, mais joindre à leur bouteille un petit plomb, comme on le fait pour les objets *douanés*. La présence de ce plomb, portant le cachet de l'entrepôt, démontrerait positivement que ces eaux sortent d'un établissement dirigé par des hommes capables.

Comprenant toute l'importance qu'il y a à ce que les eaux minérales soient vendues pour ce qu'elles sont (1), nous avons cru, avant d'indiquer à nos collègues l'*entrepôt des pharmaciens*, devoir le visiter, consulter les certificats de puisement des eaux aux sources, prélever des *eaux de Spa, de Contrezeville, de Bussang*, destinées à être livrées au commerce, et les soumettre à l'analyse. Toutes ces opérations nous ont démontré que les pharmaciens peuvent avoir toute confiance dans l'établissement dirigé par MM. Page, Blondeau et Serradelle.

A. CHEVALLIER.

(1) Nous attachons tant d'importance à la valeur réelle des médicaments, qu'il y a quelques années, ayant été nommé inspecteur, avec traitement, d'un établissement où l'on devait donner des bains d'eaux minérales qui devaient être fabriquées d'après les formules tirées des analyses les plus récentes, nous donnâmes notre démission à la suite d'une discussion qui s'éleva entre nous et l'un des associés, qui voulait soutenir qu'il avait eu raison de tronquer la formule représentant les eaux minérales de Plombières.

SUR L'EAU MINÉRALE FERRUGINEUSE DE SAINT-FIRMIN.

Monsieur le Rédacteur, m'étant occupé de l'analyse d'une source minérale ferrugineuse que Bourges possède presque à son insu, bien qu'elle ait été florissante aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècle, je viens vous prier d'en insérer les résultats dans votre prochain numéro du *Journal de chimie médicale*, auquel je suis abonné, afin que son nom soit tiré d'un oubli immérité, et qu'on lui restitue son rang parmi les eaux minérales médicamenteuses que la France exploite de nos jours.

Un litre, ou décimètre cube, m'a fourni :

Protosulfate de fer..... 0,15

— de magnésie..... 0,07

— de chaux..... 0,02

Per-carbonate de fer..... 0,09

Chlorure de magnésium..... 0,04

Matière organique azotée..... 0,02

— grasse irisée indéterminée.. *traces*.

Nota. Elle était connue sous le nom de *Fontaine de fer ou de St-Firmin* (1).

Agréez, etc.

PAUVREHOMME, pharmacien

Bourges, 14 juillet 1845.

de l'Ecole de Paris.

Note du Rédacteur. La Fontaine de fer ou de St-Firmin a été le sujet de publications qui remontent à un temps éloigné; on trouve dans ces publications, qu'outre la Fontaine St-Firmin

(1) Cette source, négligée du reste depuis longues années, était recouverte à sa surface d'une couche assez épaisse de conferves en décomposition. J'attribue à ces matières organiques les matières azotées que j'ai signalées dans mon analyse. Je ne doute pas que, débarrassée des précipités ferrugineux qui l'obstruent et en arrêtent le cours, je ne découvre de l'acide carbonique libre, tenant en dissolution une plus grande proportion de carbonate de fer.]

il y avait, à une distance de 200 mètres de cette source, une fontaine d'eau minérale dite de l'Hôpital. Les travaux publiés sur les eaux de St-Firmin sont : 1° le *Traité des eaux minérales de Bourges*, par BERNARD, 1585 ; 2° le *Discours sur les vertus et facultés des eaux médicales et minérales en général et en particulier de la Fontaine de St-Firmin, située au bourg de St-Privé-lès-Bourges*, par E. M., 1612, in-8° ; 3° *Fontaines minérales de la ville de Bourges*, par MAURICE DE MONTEUIL, 1631 ; 4° le *Traité des eaux minérales de la Fontaine de fer à Bourges*, par Etienne COUSTURIER, 1683 et 1685, in-12 ; 5° l'*Analyse des eaux minérales de Bourges*, par VANNIER, 1762 ; 6° *Eclaircissements sur les usages et propriétés des eaux minérales de Bourges*, par DUPERIN, 1776. Les renseignements donnés sous le rapport de l'analyse chimique dans tous ces ouvrages ne peuvent être consultés ; car les auteurs qui ont traité de ces eaux parlent de l'existence, dans ces liquides, de *nitre*, de *vitriol*, de *terre bolaire*, d'*alun*, de *soufre*, de *sel très-divisé*. Duperin parle dans son travail de la source dite de l'Hôpital.

Ce qu'on pourrait tirer de ces anciens ouvrages, ce sont les faits qui peuvent faire connaître les propriétés et les usages de ces eaux.

A. C.

RÉSULTATS OBTENUS DE L'ANALYSE DE L'EAU DE BATH DANS
LE SOMMERSETSHIRE (ANGLETERRE).

M. Noad a reconnu qu'un litre d'eau de Bath renferme :

1 Chlorure de calcium	0	gram.	311
2° Chlorure de magnésium ..	0	—	084
3° Sulfate de soude	0	—	400
4° Carbonate de soude	0	—	070
5° Sulfate de chaux	0	—	763
6° Silice	0	—	040
7° Protocarbonate de fer	0	—	006

1 gram. 674

HYGIÈNE.

**DE L'INFLUENCE DU VOISINAGE DES MARAIS SALANTS
SUR LA SANTÉ.**

M. le ministre du Commerce et de l'Agriculture vient de consulter l'Académie royale de médecine *sur l'influence relativement à la santé des voisinages des marais salants.*

L'Académie a nommé une commission pour répondre à cette question.

Faisant partie de cette commission, nous prions nos collègues qui sont voisins des localités où il existe des marais salants, de nous adresser les observations qu'ils auraient pu faire sur ce sujet.

A. CHEVALLIER.

PORTRAIT DE M. PAYEN.

Nous donnons ici le portrait de notre collègue, M. Payen, membre de l'Institut, du Conseil de salubrité, professeur au Conservateur des arts et métiers, etc.

NOUVELLES SCIENTIFIQUES. OBJETS DIVERS.

PHARMACIE.

ENCORE LA POUDRE DE SELTZ.

Nous croyions n'avoir plus à parler d'une affaire terminée ; mais la lettre suivante nous ramène sur cette question. Nous aurions pu, il est vrai, en refuser l'insertion ; mais ayant traité dans notre Journal de la grave question qui s'est agitée devant les tribunaux, nous ne voyons aucune raison pour ne pas l'imprimer. A la vérité, elle contient bien quelques attaques, quelques impolitesse contre nous ; mais ces attaques nous sont peu sensibles : *pharmacien n'exerçant plus, n'ayant aucun intérêt dans la question, nous avons rempli notre devoir en défendant les intérêts de la profession ; il faut bien que nous ayons aussi*



Rivier

Lib. Fourquemin

Peyron

notre part dans la perte du procès ; seulement, nous dirons que nous avons appris avec la peine la plus vive 1° que des pharmaciens, reniant leur profession, sont allés complimenter M. Fèvre de ce qu'il avait gagné son procès, comme si le procès gagné par M. Fèvre ne mettait pas en question les intérêts de tous les pharmaciens. En effet, si l'on nie 1° que *l'acide tartrique et le bicarbonate de soude sont des médicaments*, 2° que *le tartrate de soude qui résulte de leur combinaison est un médicament*, il n'y a pas de raison pour que d'autres personnes ne viennent successivement alléguer que tel ou tel médicament ne peut plus être considéré comme tel, parce qu'il est employé depuis un laps de temps plus ou moins considérable dans les usages domestiques, ou dans les arts : alors que deviendra l'exercice de la pharmacie, pour lequel on exige tant de la part des élèves ?

2° Que des pharmaciens sont allés chez M. Fèvre lui proposer la direction d'un journal destiné à décrier les pharmaciens.

3° Que des pharmaciens lui ont communiqué des notes sur telle ou telle maison, sur telle ou telle officine, sur tel ou tel pharmacien.

On se demande ce qu'il faut penser de pharmaciens qui sont assez ennemis d'eux-mêmes pour se comporter de la sorte. Nous ne répondrons pas à cette question ; mais nous avons toujours dit, et nous répéterons sans cesse que les pharmaciens peuvent ne pas avoir d'amitié les uns pour les autres, mais qu'ils devraient publiquement se soutenir, se défendre, que l'intérêt de la profession le demande. Mais ces sages conseils ont été repoussés : les pharmaciens s'attaquent mutuellement ; les uns exercent la profession comme on doit le faire ; d'autres comme ils l'entendent et sans examiner s'ils agissent d'une manière contraire à la profession qu'ils ont été appelés à exercer, après avoir fait preuve de capacité, et après avoir prêté le serment d'exercer leur art avec probité et fidélité.

Paris, le 25 juin 1845.

Monsieur le Rédacteur,

Aussitôt que mes occupations me le permettront, je me propose d'éclairer la religion des magistrats et de démasquer le charlatanisme, si haut placé qu'il soit, en publiant dans tous ses détails le ridicule procès qui m'a été intenté par la Société dite si singulièrement de Prévoyance. Je discuterai alors phrase par phrase, mot par mot, chiffre par chiffre, et le rapport de votre ami M. Cottureau, et le long article que vous avez inséré contre moi dans votre numéro d'avril. Aujourd'hui, je me contente d'y répondre quelques mots.

« 1° Le sieur Fèvre s'étant cru l'inventeur du liquide gazeux, etc. »

Vous étiez présent lorsque j'ai fait connaître au tribunal une note insérée à ma demande dans l'*Annuaire des eaux minérales de 1840*, et où je dis positivement que ma poudre n'est autre chose que le soda-water des Anglais. Vous saviez donc parfaitement que je ne me suis jamais ni cru l'inventeur, ni donné pour l'inventeur du liquide gazeux, etc. Je n'ai jamais eu d'autre prétention que celle de fabriquer mieux que mes concurrents ; et vous avez voulu tout simplement me rendre ridicule, en me prêtant une sottise.

« 2° La Société de Prévoyance, insouciante des empiètements de certains charlatans, etc. »

Je répondrai à cette attaque dans une brochure qui aura pour titre : *Qu'est-ce qu'un charlatan ?* et lequel de nous deux est un charlatan, de vous ou de moi (1).

« 3° Le sieur Fèvre désirait que nous fussions à l'audience, etc. »

Est-ce que vous espérez faire croire à vos lecteurs que le ministère public m'a consulté là-dessus ? S'il l'eût fait, il est bien certain que, dans un procès où j'avais pour adversaire la Société dite de Prévoyance, je n'eusse indiqué ni vous, ni votre ami M. Cottereau, mais un savant, impartial et indépendant, qui ne tint ni de près ni de loin à la pharmacie (2).

« 4° Prétendant qu'autrefois, étant l'un des rédacteurs du *Journal des Connaissances utiles*, nous avions vanté l'eau dite de Seltz, préparée avec les poudres, etc. (3). »

Je le prétends plus que jamais, Monsieur le Rédacteur, et je prouverai que l'article n'a été inséré dans le journal qu'avec votre approbation. A cette occasion, Monsieur, permettez-moi de me plaindre du peu de reconnaissance que vous avez montré envers moi. Lorsque vous avez dit

(1) Nous ferons observer que, dans notre article, nous parlions non de M. Fèvre, mais de personnes que nous ne pouvons nommer, sous peine de recevoir une lettre et peut-être pire : nous laisserons à nos lecteurs le droit de répondre à la question posée par M. Fèvre.

(2) Le fait est que, n'ayant pas opéré dans l'affaire Fèvre, par suite du refus que j'en avais fait, j'ai été cité et forcé de paraître dans cette affaire.

(3) Le fait cité par M. Fèvre est inexact, pour ne pas m'exprimer plus fortement.

au tribunal : J'ai rectifié cet article dans le *Journal des Connaissances nécessaires*, et M. Lecanu a copié ma rectification dans le *Journal des Connaissances utiles*, je vous ai vu si embarrassé, que j'ai eu pitié de vous (1). Il m'était si facile de vous répondre : L'article de M. Lecanu, qui n'est pas une rectification, est de 1833; vous n'avez fondé le *Journal des Connaissances nécessaires* qu'en 1839 (2) : comment donc M. Lecanu aurait-il copié, en 1833, une prétendue rectification qui n'a pu paraître qu'au moins six ans après ? Et puis, si l'article avait échappé d'abord à votre sagacité, pourquoi donc ne l'auriez-vous pas rectifié dans le *Journal même des Connaissances utiles*, qui était à votre disposition (3) ?

« 5. Dans le *Bulletin général de thérapeutique*, nous nous étions élevé avec force contre la substitution de l'eau chargée de tartrate de soude et d'acide carbonique, à l'eau de Seltz, indiquant les moyens de reconnaître cette fraude. »

D'abord, ce n'était pas mon eau de Seltz que vous aviez en vue, car vous recommandez, pour reconnaître la fraude, de faire évaporer les sept huitièmes du liquide, et d'examiner la forme des cristaux. Or, je ne vous ferai pas l'injure, Monsieur le Rédacteur, de vous croire assez ignorant en chimie pour ne pas savoir qu'on aurait beau faire évaporer les sept huitièmes de mon eau de Seltz, on n'y apercevrait pas l'ombre d'un cristal. Ah ! par exemple, si l'on jetait 4 grammes de bicarbonate de soude et 4 grammes d'acide tartrique dans 8 onces d'eau, comme vous l'indiquez en 1829, ce serait différent ; mais, comme j'ai eu l'honneur de le dire à la Cour, de l'eau de Seltz faite ainsi, j'aime autant que M. Chevallier la boive que moi. *Est modus in rebus*, etc. (4).

(1) Je remercie M. Fèvre de la pitié généreuse qu'il a bien voulu m'accorder : je lui avoue que je ne m'en suis pas aperçu, et que je ne lui en ai pas obligation.

(2) Avant de répondre, il faudrait entendre : Je n'ai pas parlé du *Journal des Connaissances nécessaires*, mais du *Bulletin de Miquel* et du *Journal des Connaissances usuelles* de Gillet de Gaumont.

(3) Je n'ai quitté le *Journal des Connaissances utiles* que parce que je n'étais pas libre de faire toutes les rectifications que je croyais convenables.

(4) L'eau dite de Seltz de M. Fèvre donnerait, par l'évaporation, du tartrate de soude; elle ne diffère de l'eau de Seltz dont je parlais dans le

Ensuite, si j'ai bonne mémoire, votre article commence à peu près ainsi : « Un médecin habile ayant ordonné de l'eau de Seltz naturelle à un malade, fut fort étonné d'en obtenir un effet médical différent de celui qu'il en attendait. Examen fait de cette prétendue eau de Seltz, on reconnut qu'elle renfermait un sel purgatif, et ressemblait à l'eau de Sedlitz. » Il est bien évident 1° que cette prétendue eau de Seltz renfermait du sulfate de soude, et ainsi ne ressemblait pas à la mienne ; 2° que, puisqu'il s'agit d'un *médecin*, d'un *malade*, d'un effet *médical* à obtenir, il s'agit donc de l'eau de Seltz considérée comme *remède*. Si un pharmacien a réellement vendu à un malade une pareille solution pour de l'eau de Seltz naturelle, ce dont je doute beaucoup, ce pharmacien a commis une escroquerie, et vous auriez dû le dénoncer à M. le procureur du roi (1).

« 6° Appelé devant le tribunal, lors de la plaidoirie, nous émisses l'avis que l'acide tartrique, pris à haute dose, était un poison (2). »

Bulletin de M. Miquel que par les doses. Voici ce que j'écrivais en 1839, *Bulletin général de Thérapeutique*, t. III, p. 154 : « Dans la capitale, il est aussi des personnes induites en erreur par des recettes ; elles croient préparer de l'eau de Seltz en introduisant dans une bouteille d'eau ordinaire 1° un mélange d'acide citrique et de bicarbonate de soude ; 2° un mélange d'acide tartrique et de bicarbonate de soude ; 3° un mélange de sous-carbonate de soude, de bicarbonate de soude et d'acide sulfurique, fermant ensuite la bouteille comme on le fait pour de l'eau de Seltz. Les personnes qui proposent et vendent ces liquides n'ont sans doute pas réfléchi qu'elles ne donnent point aux personnes de l'eau de Seltz, mais du citrate, du tartrate, ou du sulfate de soude dissous dans de l'eau chargée d'acide carbonique. C'est une fraude, etc. »

(1) Nous laissons à qui de droit la fonction de dénonciateur : nous n'avons nullement à nous en occuper ; nous répondons à la justice quand elle nous interroge, mais nous ne provoquons pas son action.

(2) Nous sommes forcé de dire, pour être poli, que votre mémoire est mauvaise. Oui, l'acide tartrique, à haute dose, est un poison, nous l'avons dit, nous le répétons ; d'ailleurs, les faits l'ont prouvé. J'ai dit, il est vrai, que le rapport fait à la justice n'était pas de moi, que je ne le connaissais pas, et cela était vrai.

Non pas, Monsieur le Rédacteur; vous en aviez bonne envie, mais vous n'avez pas osé. Après m'avoir entendu discuter le rapport de votre ami, vous avez dit : « Du reste, Messieurs, je vous le déclare, ce n'est pas moi qui ai fait le rapport, je n'y suis pour rien. » Vous avez ajouté seulement : « Je persiste à soutenir que l'acide tartrique à haute dose pourrait occasionner des accidents. » Et songez, Monsieur, que je pourrais invoquer à ce sujet les souvenirs du tribunal.

« 7° On peut affirmer, sans crainte d'être démenti par toute personne de bonne foi, que l'acide tartrique est un médicament, etc. »

Si toutes les personnes de bonne foi en conviennent, toutes celles qui n'en conviennent pas sont donc de mauvaise foi (1)? Or, les juges de première instance et d'appel n'en sont pas convenus, puisqu'ils ont condamné votre Société dite de Prévoyance aux dépens (2) : c'est donc à eux que votre reproche de mauvaise foi s'adresse. Il y a longtemps que nous autres épiciers nous sommes habitués aux injures des pharmaciens : est-ce qu'aujourd'hui ces injures s'élèveraient jusqu'aux magistrats qui nous rendent des arrêts et non pas des services (3)?

« 8° Le tartrate de soude est un médicament que le docteur Waller a employé avec succès dans deux cas de douleurs vives de l'estomac avec vomissements continuels. »

Si vous aviez bien voulu me consulter, je vous aurais fait connaître bien d'autres cas de douleurs vives de l'estomac, avec ou sans vomissements, qui ont été prévenus par l'eau chargée de tartrate de soude et d'un volume et demi d'acide carbonique; et probablement aussi quel-

(1) Nous persistons dans notre croyance, et *nul* ne pourra nous faire croire que l'acide tartrique, que le bicarbonate de soude, que le tartrate de soude, ne sont pas des médicaments.

(2) Vous répétez avec intention *votre Société de Prévoyance*; vous devriez, vous qui êtes si bien instruit, par les pharmaciens qui vous font des rapports, qui vous dénoncent leurs confrères, savoir que je n'ai jamais fait partie de la Société de Prévoyance, que je n'ai jamais assisté aux séances de cette société, que je n'ai jamais connu ses délibérations, que je l'ai attaquée en maintes et maintes occasions.

(3) Nous n'avons pas à répondre à cette question : nous respectons les jugements rendus, mais nous ne pouvons admettre que l'acide tartrique, que le bicarbonate de soude, que le tartrate de soude, ne sont pas des médicaments.

ques propriétés du tartrate de soude qui n'ont pas attiré jusqu'à présent l'attention des auteurs. Mais, monsieur le Rédacteur, est-ce que le sel et le vinaigre, le lait et le miel, n'ont pas aussi de nombreuses propriétés médicales ? Du reste, je reviendrai là-dessus (1).

« 9° En 1830, dans le *Traité élémentaire des réactifs*, publié avec M. Payen, on trouve l'acide tartrique classé parmi les poisons, etc. »

Il faut convenir que M^e Baroche, votre avocat, a eu là un beau mouvement : il a étendu la main sur une douzaine de volumes, en s'écriant : « Tous les auteurs que je cite, je les ai là, Messieurs, et je suis prêt à les mettre sous les yeux de la Cour. » Pour moi, j'ai prié tout bonnement M^e Baroche de me passer le *Traité des réactifs*, édition de 1830 : il ne l'avait pas. Alors j'ai dit à la Cour : « Le *Traité des réactifs* de MM. Chevallier et Payen renferme textuellement cette phrase : *L'acide tartrique n'est pas regardé comme poison*. Que M^e Baroche donne un mot à mon fils, qui est présent à l'audience, il ira chercher l'ouvrage chez M. Chevallier lui-même, et la Cour verra qui cherche à égarer la religion des magistrats, de M. Chevallier ou de moi (2) ! »

Je termine par une petite observation. En votre qualité d'expert-chimiste, vous aviez fait une déclaration entre les mains de M. le juge d'instruction ; vous aviez été appelé par le ministère public comme témoin ; vous aviez donc rempli en quelque sorte des fonctions publiques dans le procès. Et puis, entre le jugement du tribunal et l'arrêt de la Cour, vous donnez une consultation à mes adversaires, vous l'insérez dans votre Journal, vous la répandez dans toute la France à grand nombre d'exemplaires (3) ! Monsieur le Rédacteur, je ne suis qu'un pauvre épiciier, mais

(1) Vous faites ici de la médecine, ce que vous n'avez pas le droit de faire, et vous prouvez que le tartrate de soude est un médicament.

(2) Dans le *Traité des réactifs*, 1830, page 408, l'acide tartrique est placé, dans les tableaux de toxicologie, après l'acide oxalique, qui certes, est un poison, et il est dit : *Cet acide n'est pas regardé comme poison ; il ne causerait d'accidents graves que s'il était pris en solution concentrée*. M. Fèvre fait plus que de le livrer en solution concentrée, il le livre à l'état solide.

(3) M. Fèvre a été mal informé : j'ai refusé à M. le juge d'instruction Desnoyers de faire un rapport sur les poudres ; je ne pouvais me refuser à une citation de justice, et en écrivant dans le *Journal de chimie médicale* j'ai usé de mon droit.

si j'avais eu le malheur de manquer à ce point à toute dignité, à toute

La preuve de ce que j'avance résulte du rapport suivant que j'extrais d'un journal qui a rendu compte du procès de M. Fèvre :

« M. Desnoyers, juge d'instruction, commit feu M. Ollivier (d'Angers) et M. Cottureau, pour examiner les substances employées par M. Fèvre, et qui sont le bicarbonate de soude et l'acide tartrique. Les experts ont répondu dans les termes suivants aux questions qui leur étaient soumises :

« Première question. — Ces deux poudres peuvent-elles être considérées comme un médicament?

« Le bicarbonate de soude et l'acide tartrique doivent *incontestablement être considérés comme des médicaments* ; en effet, ils possèdent l'un et l'autre la faculté de modifier l'état actuel de l'organisme. Aussi sont-ils l'un et l'autre employés journellement dans la pratique médicale.

« Le bicarbonate de soude, par exemple, est de toutes les préparations chimico-pharmaceutiques, celle qui est la plus fréquemment prescrite. Il peut, suivant la dose à laquelle il a été administré, modifier fortement les propriétés du sang, car son action est prompte et énergique.

« L'acide tartrique est employé en médecine à titre de tempérant dans les maladies aiguës, mais à petites doses seulement, car, à haute dose, il devient susceptible d'exercer une action toxique sur l'économie, et peut donner lieu à un véritable empoisonnement.

« Du reste, ce que nous venons de dire du bicarbonate de soude et de l'acide tartrique ne se rapporte qu'à l'un et à l'autre de ces médicaments pris séparément. Lors de leur association, s'ils se trouvent réunis en proportions chimiquement convenables, ils cessent d'exister comme substances distinctes ; et en réagissant mutuellement l'un sur l'autre, ils donnent naissance à deux autres combinaisons qui, bien que constituant médicalement deux autres médicaments, n'ont plus de rapport, sous le point de vue de leurs propriétés médicinales, avec les corps dont la réaction les a produits.

« Deuxième question. — Ces deux substances, dissoutes dans les proportions indiquées et dans une bouteille d'eau, font-elles ce qu'on appelle de l'eau de Seltz, et cette eau ainsi préparée peut-elle être dangereuse ou nuisible à la santé?

« Ce n'est, en réalité, que par un déplorable abus de langage que le prévenu a pu appliquer le nom d'eau de Seltz au produit de la dissolu-

convenance, je n'oserais plus accepter, dans aucune occasion, les honorables fonctions d'expert (1).

Je suis, M. le Rédacteur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

D. FÈVRE,

Président de la Société pour la défense de l'épicerie.

P. S. M. Fèvre, qui avait cru, d'après quelques rapports qui lui avaient été faits, que nous nous occupions de lui, est venu, en nous apportant cette lettre, nous demander 1° si je continuerais avec lui *ou la paix ou la guerre*; 2° si j'avais adressé une circulaire pour faire inquiéter ses dépositaires en province. Nous avons répondu à M. Fèvre 1° que nous ne lui avions jamais fait la guerre, que nous ne la faisons qu'aux abus; 2° que nous n'avions point à nous occuper de ce qui se faisait en province, et que c'était à tort que des pharmaciens lui avaient déclaré que nous nous étions occupé de circulaires. Ici, comme dans plusieurs occasions, les indicateurs qui fournissent à M. Fèvre des renseignements sur leurs collègues ont mal rempli leur mission, en lui fournissant de faux rapports, de fausses nouvelles.

A. C.

tion de l'acide tartrique et du bicarbonate de soude dans l'eau commune ou ordinaire. En effet, d'après l'analyse qui en a été faite par Bergmann, l'eau de Seltz contient, outre le gaz acide carbonique, du gaz oxygène, du carbonate de chaux; du carbonate de magnésie, du carbonate de soude et du chlorure de sodium (*Opuscles*, t. I, p. 206). Dans deux autres analyses faites depuis celle que nous venons d'indiquer, l'une par Andrea, l'autre par Westrumb, on y a trouvé, outre les principes sus-énoncés, du sulfate de soude, du carbonate de fer et de la silice (Mérat et de Lens (*Dictionnaire universel de matière médicale*, t. VI, p. 397).

« Les experts ajoutent que, dans leur opinion, l'usage journalier de l'acide tartrique, à la dose d'un gramme au moins et peut-être plus, chez des individus placés dans des circonstances très-variées de constitution et de santé, n'est pas sans inconvénients. »

(1) Je remercie M. Fèvre de ses conseils; mais j'ai l'habitude de juger par moi-même de ce qui est bien et de ce qui est mal, et jusqu'à présent je n'ai rien à me reprocher; je sais que j'ai pu, *en disant la vérité*, être désagréable à quelques personnes: je suis, je l'avoue, incorrigible sur ce point, car rien ne pourra m'empêcher d'être vrai, dût cette manière de faire m'attirer de nouvelles lettres, de nouveaux conseils,

SUR L'EXERCICE DE LA PHARMACIE. SUR LES VISITES DES JURYS.

Monsieur,

J'avais jusqu'à ce jour conservé une lueur d'espérance de voir enfin présenter à cette session la loi sur l'exercice de la pharmacie, que depuis tantôt vingt-cinq ans, les bureaux élaborent. Ce laborieux enfantement ne s'opérera-t-il point? Le terme en est-il encore une fois ajourné indéfiniment? J'avais pensé que M. Boissel, lors de la présentation de la pétition des pharmaciens de Bordeaux, aurait invité le ministre de remplir les engagements qu'il avait pris devant les Chambres; mais je m'étais étrangement abusé. L'honorable M. Taillandier seul a eu le courage de dire que, depuis vingt ans, les ministres faisaient annuellement la promesse de présenter une loi réorganisatrice, et qu'il fallait enfin que cette promesse eût un terme. Nonobstant, les choses demeurent toujours dans le *statu quo*.

Vous ne pouvez, Monsieur, vous imaginer l'état déplorable de l'art pharmaceutique dans les départements. Les pharmaciens se livrent à une foule d'entreprises tout à fait incompatibles avec la pharmacie; et, d'un autre côté, les sœurs, les vétérinaires, les épiciers, les confiseurs, vendent plus de médicaments que les pharmaciens.

Vous direz sans doute qu'il est du devoir des membres du jury médical de réprimer tous ces abus. Eh bien, Monsieur, nous avons fait tout ce qui a dépendu de nous pour obtenir justice; mais tous nos efforts sont venus se briser devant la force d'inertie qui nous est opposée par les autorités administratives. Vous en jugerez vous-même par la réponse de M. le préfet aux demandes que nous lui avions soumises avant de commencer l'inspection de 1845. Voici en quels termes il s'exprime :

« Dans votre lettre du 10 mai 1845, vous me soumettez d'ailleurs plusieurs questions sur lesquelles vous me demandez décision.

« En ce qui concerne les sucres, vous pourrez, Messieurs, comme l'année dernière, sur réquisition spéciale de MM. les maires, inspecter cet objet de consommation et le soumettre à l'analyse; mais je ne vous dissimule pas qu'il se rencontrera de graves difficultés pour poursuivre le détaillant en cas de mélange avec la glucose; car le ministre des finances, consulté à ce sujet, m'a fait la réponse suivante (26 décembre 1844) : « Par ma circulaire du 14 mars dernier, j'invitais MM. les préfets à donner des ordres pour que les falsifications des sucres qui s'opéraient à l'aide d'autres substances fussent désormais réprimées,

« conformément aux dispositions de l'art. 423 du Code pénal ; mais la
« pénalité prononcée par cet article ne saurait atteindre les personnes qui
« font ouvertement le commerce des sucres mélangés , puisque dans ce
« cas il n'y a plus falsification, et que l'acheteur n'est pas trompé sur la
« nature de la marchandise. Il n'existe dès lors aucun moyen d'empê-
« cher, quant à présent, le mélange ainsi fait de bonne foi et à la con-
« naissance du consommateur. »

« Vous aurez, Messieurs, à bien méditer cette réponse avant de con-
« stater toute contravention de l'espèce dont il s'agit.

« En présence des art. 25 et 32 de la loi du 21 germinal en XI, je ne
« puis que vous autoriser à constater les illégalités partout où vous les
« rencontrerez, en ce qui concerne 1° les pharmaciens qui feraient dans
« leurs officines un autre commerce ou débit que celui des drogues ou
« préparations médicinales ; 2° les vétérinaires qui exerceraient l'art de
« la pharmacie ; 3° enfin, les sœurs du Saint-Esprit, s'il vous est dé-
« montré qu'elles se livrent à l'exercice de la médecine moyennant sa-
« laire, et qu'elles vendent des médicaments aux personnes aisées.

« A l'égard de la demande que vous me faites, pour savoir si les pein-
« tres et marchands de couleurs qui vendent du sulfure d'arsenic , du
« vert-de-gris, etc., peuvent être assujettis à vos visites, et, dans ce cas,
« passibles du droit, je soumets, dans mon incertitude, la question au
« ministre, et aussitôt que sa décision me sera parvenue, j'aurai l'hon-
« neur de vous en faire part. »

Ainsi, Monsieur, d'après l'avis de M. le ministre des finances, il est
permis de falsifier, pourvu qu'on le fasse ouvertement : c'est, ce me
semble, donner à la loi une interprétation bien élastique. Qu'en pensez-
vous (1) ?

Nous ne devons, d'après M. le préfet, constater que les sœurs contre-
viennent à la loi, qu'autant qu'il nous sera démontré que ces femmes
vendent à prix d'argent. Comment pourrions-nous faire cette preuve ?

Si je ne craignais d'abuser de votre complaisance, je vous prierais,

(1) Nous ne concevons rien au contenu de cette circulaire, et nous ne
comprendons pas ce qu'elle entend par ces mots : *mais la pénalité pro-
noncée par cet article contre les personnes qui font ouvertement le com-
merce des sucres mélangés !* Connaissez-vous dans vos localités des mar-
chands qui aient annoncé des sucres mélangés ? des acheteurs qui aient
acheté de ces sucres après avoir été avertis ?

Monsieur, de me faire l'honneur de me dire de quelle utilité peuvent être nos visites, si nous tenons compte des obstacles que nous oppose l'autorité.

Je suis, etc.

V. H.....

9 juin 1845.

Membre du jury.

SOCIÉTÉ DE CHIMIE MÉDICALE.

Séance du 13 juillet 1845. — La Société reçoit :

1° Une lettre de M. Filhol, professeur de chimie à l'Ecole de médecine de Toulouse, avec une note sur la préparation de l'iodoforme.

2° Une note de M. Pauvrhomme, pharmacien à Bourges, qui communique le résultat qu'il a obtenu de l'analyse de l'eau d'une source ferrugineuse qui se trouve à Bourges, et qui était connue sous le nom de source Saint-Firmin.

3° Une lettre d'un de nos collègues de province, qui nous demande s'il peut, sans contrevenir aux lois qui régissent la pharmacie, tenir dans son officine le dépôt d'un liquide pour la régénération des cheveux. Nous répondrons à notre collègue que nous lui conseillons de ne pas recevoir ce dépôt, qui sera beaucoup mieux placé chez le perruquier de la localité; nous lui dirons en outre que nous regardons la vente des pom-mades, liquides, etc., pour la régénération des cheveux, comme une tromperie exercée envers le public, et que, si nous étions dans la position de le faire, nous dirions aux vendeurs de ces arcanes : *Voici des hommes chauves, si dans deux mois ils n'ont pas de cheveux, vous serez traduits devant les tribunaux pour délit d'escroquerie.* Une telle manière de faire ferait bientôt cesser ces annonces étranges à l'aide desquelles on fait chaque jour des dupes.

4° Une brochure publiée par M. Tourdes, professeur de médecine légale à la Faculté de Strasbourg, et qui a pour titre : *Exercice illégal de la médecine et de la pharmacie à Strasbourg, Rapport présenté à la Société de médecine au nom du comité de police médicale.*

Nous sommes heureux de partager les opinions émises par M. Tourdes dans sa brochure, et nous disons hautement qu'il serait nécessaire qu'on rencontrât partout des hommes animés comme lui du désir du bien public.

5° Un manuscrit intitulé : *Histoire véridique des pharmaciens en chef des hôpitaux de Paris et de quelques pharmaciens spécialistes de Paris.*

La lecture de quelques pages de ce factum nous a démontré qu'on s'est trompé d'adresse : son insertion salirait les pages d'un journal destiné à des publications scientifiques, et non à des personnalités de mauvais goût.

6^e Une brochure intitulée : *Association médicale de la Sarthe*. L'association médicale de la Sarthe, qui se compose de médecins et de pharmaciens, a pour but la répression du charlatanisme et de l'exercice illégal de la médecine et de la pharmacie.

BIBLIOGRAPHIE.

TRAITÉ COMPLET DES BAINS

Considérés sous le rapport de l'hygiène et de la médecine, ou nouveau Guide des baigneurs; suivi d'un exposé de l'hydrothérapie;

Par M. CORBEL-LAGNEAU, docteur en médecine.

Un vol. in-12 de 280 pages. Prix : 3 fr., et 3 fr. 50 c. par la poste.

Chez LABÉ, libraire, place de l'Ecole-de-Médecine, 4.

TRAITÉ DE TOXICOLOGIE MÉDICO-LÉGALE ET DE LA FALSIFICATION DES ALIMENTS, DES BOISSONS ET DES MÉDICAMENTS;

Par le docteur C. P. GALTIER, professeur particulier de pharmacologie, de matière médicale, de thérapeutique et de toxicologie.

Première partie. Poisons inorganiques ou minéraux.

Un vol. in-8 de 760 pages. Prix : 7 fr. 50 c.

A Paris, chez J.-B. Baillière, libraire de l'Académie royale de médecine, rue de l'Ecole-de-Médecine, 17.

A Londres, chez L. Baillière, 29, Regent-Street.

DICTIONNAIRE DES ALTÉRATIONS, DES FALSIFICATIONS, DES SUBSTANCES ALIMENTAIRES, DES PRODUITS CHIMIQUES ET PHARMACEUTIQUES, ETC.;

Par A. CHEVALLIER.

Etant prêt à mettre sous presse notre Dictionnaire, nous prions nos collègues qui auraient quelques faits nouveaux à nous signaler, de vouloir bien nous les adresser le plus promptement qu'ils le pourront.

PRÉCIS DE CHIMIE ORGANIQUE;

Par CH. GERHARDT, professeur à la Faculté des sciences à Montpellier.

Tome deuxième et dernier. Prix : 8 fr. (Prix de l'ouvrage complet : 16 fr.)

A Paris, chez Fortin-Masson et Cie., 4, place de l'Ecole-de-Médecine.

A Leipzig, même maison, chez L. Michelsen.